

La veuve, sa fille et le bel amant

Vincent Durand-Dastès

▶ **To cite this version:**

Vincent Durand-Dastès. La veuve, sa fille et le bel amant : Traduction du quatrième conte des Pierres hochent la tête, Shi dian tou , “ les Fautes de l’amour de Qu Fengnu sont couvertes par la mort ”, “ Qu Fengnu qing qian si gai ” . Impressions d’Extrême-Orient, 2022, Hommage à André Lévy, 14. halshs-03741595

HAL Id: halshs-03741595
https://shs.hal.science/halshs-03741595

Submitted on 1 Aug 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

La veuve, sa fille et le bel amant

Traduction du quatrième conte des Pierres hochent la tête, Shi dian tou 石點頭, « les Fautes de l'amour de Qu Fengnu sont couvertes par la mort », « Qu Fengnu qing qian si gai » 瞿鳳奴情愆死蓋

Vincent Durand-Dastès

Introduction

1 Dédier à André Lévy la traduction d'une nouvelle en langue vulgaire *huaben* 話本 a un caractère d'évidence. Il fut, avec son homologue de l'université de Harvard Patrick Hanan (1927-2014), une des deux voix, qui, dès les années 1970, produisirent dans le monde occidental analyses, datations et traductions de ce genre littéraire qui fit les délices des lecteurs dans la Chine des XVI et XVIIe siècles.

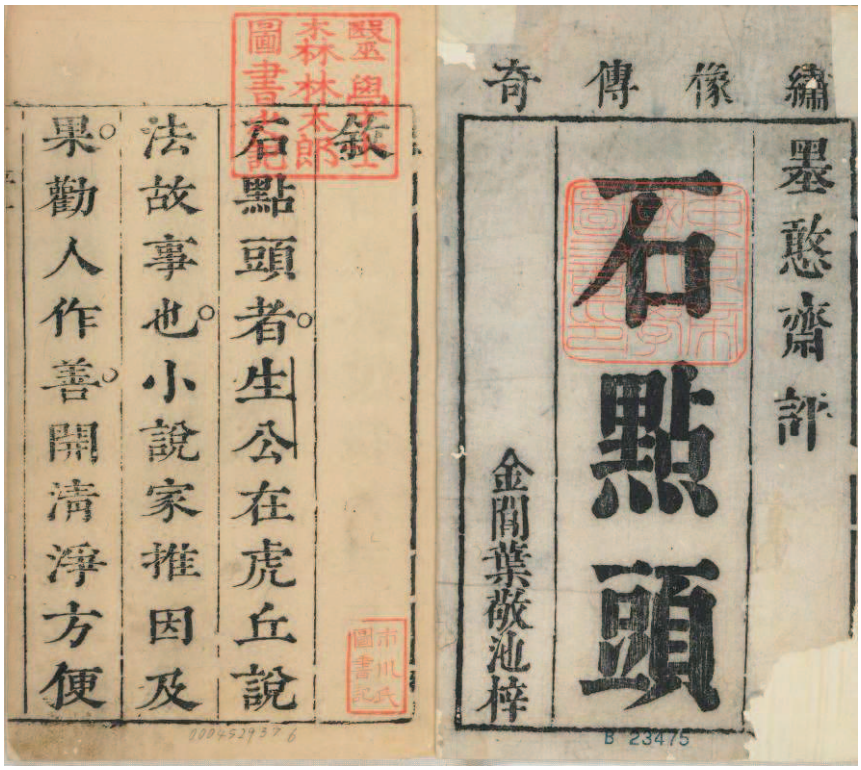
2 Traducteur de *huaben*, André Lévy nous offrit pour commencer deux florilèges des recueils les plus célèbres, les « Trois paroles » *Sanyan* 三言 de Feng Menglong 馮夢龍 (1574-1646) et les deux « Coups sur la table » *Erpai* 二拍 de Ling Mengchu 凌蒙初 (1580-1644)[1], avant de se tourner, après une excursion du côté des intrigues judiciaires[2], vers les recueils spécialisés dans l'érotisme[3].

3 C'est à l'inverse un livre dont le but affiché comme le contenu apparent était l'exaltation des vertus dont nous proposerons aujourd'hui la traduction d'un *huaben*. Le titre de l'ouvrage, « les Pierres hochent la tête » *Shi dian tou* 石點頭, fait en effet référence au moine de la dynastie des Jin 晉, Zhu Daosheng 竺道生 dont les prêches étaient si convaincants que même les minéraux alentour lui manifestaient leur approbation ! Préfacé par Feng Menglong lui-même, le recueil[4] a sans doute été rédigé par un de ses proches amis ou disciples, sans doute celui — ou furent-ils plusieurs ? — qui avait déjà mis la main à la pâte de la dernière collection des *Sanyan*, *Xingshi hengyan* 醒世恒言[5].

4 Édifiants, les quatorze récits des « Pierres hochent la tête » le sont, mais, comme sciemment, presque toujours à l'excès : ainsi la bru vertueuse du onzième conte, en apparence uniquement préoccupée de ses devoirs envers sa belle-mère, n'hésitera pas à vendre sa propre chair au boucher d'une ville assiégée en proie à la famine[6], dans le

seul but de permettre à son époux de survivre et d'assumer plus tard ses devoirs filiaux envers la vieille dame. Mais voilà que les dieux, touchés par l'horrible sacrifice, assurent à la bru martyre une prompte déification dont la conséquence immédiate sera la renonciation par le mari survivant et la belle-mère à toute relation mondaine, oubliant au passage le premier commandement de la piété filiale : assurer à la famille une descendance. Un autre récit[7] nous montre un jeune homme si toqué de piété filiale qu'il partira à l'aveuglette à la recherche d'un père depuis longtemps enfui vers on ne sait où, et dont il ne sait même pas s'il est encore de ce monde. Il abandonnera froidement au passage une mère toute dévouée, et, dans la même indifférence à sa progéniture, ne se soucie même pas de consommer avant de partir le mariage qu'elle a organisé pour lui. Les autres récits du recueil sont peu ou prou à l'avenant.

5 Simple désir d'offrir des histoires convenablement « pimentées » pour édifier tout en distrayant ? Renversement discrètement subversif des valeurs confucéennes par un auteur peut-être au fond plus taoïste qu'il ne l'avoue ? Ironie plus ou moins intermittente ? Le recueil de ce « maître du détail troublant » (Katherine Carlitz) résiste assez bien en tous cas aux tentatives d'interprétations qui ont été données de lui par nos contemporains[8]. Il me semble en tout cas qu'on peut le voir, à la suite de Patrick Hanan, comme une des sources d'inspiration, plus tard dans le XVII[e] siècle, du subtil Li Yu 李漁 (1611-1680)[9].



Page de titre de l'édition de la fin des Ming de *Xiuxiang chuanqi Shi dian tou* 繡像傳奇石點頭 du Yejingchi 葉敬池 de Suzhou. Université de Tokyo, collection Ogai 鷗外文庫.

6 Nous aurions pu proposer au lecteur d'*Impressions d'Extrême-Orient* l'une ou l'autre des grinçantes histoires de piété filiale que nous venons d'évoquer — et nous ne renonçons d'ailleurs pas à l'idée de le faire un jour ou l'autre. Mais celle que nous avons choisie finalement demeure dans le registre amoureux affectionné par Lévy traducteur : « les Fautes de l'amour de Qu Fengnu sont couvertes par la mort », « Qu fengnu qing qian si gai » 瞿鳳奴情愆死蓋, la quatrième histoire du recueil. Une veuve encore jeune,

enivrée par la relation qu'elle a nouée avec un séduisant godelureau, cherche à s'assurer durablement de la présence de ce dernier en le mariant à sa propre fille, qui, en dépit de sa jeunesse, est quant à elle d'une farouche vertu. Alors que voisins et parents crient au scandale — moins par souci des bonnes vies et mœurs que dans l'intention de faire main basse sur les biens de ce vulnérable foyer féminin, la jeune fille choisit de rester à tout prix fidèle à son improbable époux. La mort s'ensuivra pour les deux protagonistes, et la comédie érotique qui ouvrait le récit bascule alors dans un registre tragique et macabre mâtiné de fantastique. Pour mieux y parvenir, l'auteur emprunte, assez abruptement, un dénouement qu'il avait sans guère de doutes trouvé dans l'« Abrégé thématique d'une histoire des passions » (*Qingshi leilüe* 情史類略), le recueil d'histoires d'amour en langue classique composé par Feng Menglong. Nous avions, il y a quelques années, proposé aux lecteurs d'*Impressions d'Extrême-Orient,* la traduction intégrale de ce récit, « le Joyau des cœurs pétrifiés », dans le cadre du numéro en hommage à Jacques Dars[10]. La possibilité de jeter un pont entre les hommages à nos deux maîtres disparus a été, on ne le cachera pas, une des raisons de notre choix. On renverra le lecteur curieux de voir davantage développé le prodige final des « statuettes miraculeuses » à l'histoire du « Joyau des cœurs pétrifiés ».

7 Mais celle de Fengnu nous paraît avoir, le lecteur en jugera, ses vertus propres. Ainsi le thème du regard, annoncé dès l'ouverture par un prologue discursif quelque peu verbeux, est ensuite adroitement employé. La veuve, épiant depuis sa porte le spectacle de la rue, sera d'abord émoustillée par la vision d'un accouplement canin, puis étourdie par le passage devant elle de son futur amant, à la mise invraisemblablement chatoyante ; elle sera enfin entraînée dans sa relation illicite à l'issue d'un nouveau spectacle surgi devant sa porte : le théâtre de singes d'un bateleur mendiant ! Comme dans bien des *huaben*, le récit fourmille ainsi de détails précis et curieux sur la société de la fin des Ming. La maison de la veuve, avec ses trois corps de bâtiments, depuis le gynécée à l'arrière jusqu'à la grand-salle donnant sur la rue, à laquelle seule l'absence d'homme dans la maison lui donne accès, est presque une protagoniste à part entière du récit. La façon dont le ménage féminin qui s'y abrite (la veuve, sa fille, et une jeune servante) perdra ses ressources et son indépendance, au terme d'un procès sordide intenté par un clan avide confisquer ses revenus en profitant de l'absence d'un chef de famille masculin, fournit également l'occasion d'une intéressante digression juridique. Les références au théâtre sont elles aussi tout à fait remarquables, depuis les saynètes mimées à l'aide d'un masque par le singe du mendiant — et dont les peintres de la fin de l'époque impériale nous ont également donné de saisissantes restitutions qu'on trouvera en illustrations — jusqu'à l'emploi comme argument-massue dans les jeux de la séduction agencés par le godelureau de l'incontournable histoire d'amour du « Récit du Pavillon de l'Ouest ». Enfin la sympathie qui transparaît, en dépit des condamnations distillées de ci, de là par le narrateur, pour la veuve énamourée, la servante fidèle mais un tantinet opportuniste et le couple paradoxal formé par le débauché finalement touché par la dévotion presque fanatique de l'adolescente, donnent de la chair aux personnages de ce récit somme toute assez bien enlevé !

8 Ce travail doit beaucoup aux étudiants de Paris et de Genève avec lesquels j'ai lu ces dernières années des récits de *Shi dian tou*. Je tiens à remercier au tout premier chef John Chaney, dont on trouvera une contribution propre dans ce même numéro d'*Impressions d'Extrême-Orient*, ainsi que Dominique Raviola, Yann Moëllic, Zhang Rui et plusieurs autres qui me pardonneront de ne pouvoir les citer. Un très grand merci à

Alice Bianchi pour avoir sorti de son chapeau d'historienne de l'art les illustrations picturales du théâtre des singes qui agrémentent le récit.

Les fautes de l'amour de Qu Fengnu sont couvertes par la mort

> Un éclat de lumière spirituelle fait mouvoir notre tas d'os,
> C'est par lui qu'on dispense ou retient, qu'il s'agisse de gouverner l'État ou de s'examiner avec soin.
> Alors ne lâchons pas la bride au cheval bondissant[11], pour que tout reste contenu comme dans un grain de moutarde.
> Le monde entier est en proie au feu sans forme[12], et combien de gens peuvent produire ses cendres sans se consumer ?
> Ne jouez qu'avec précaution à nouer le nœud d'amour, tranchez la racine des désirs, et ne vous perdez pas en folles conjectures !

9 Notre histoire le dira : notre corps biscornu, depuis que notre mère l'a bercé jusqu'au moment où on le cloue dans un cercueil, ne serait qu'une chose sans esprit, s'il n'y avait le cœur, logé près du diaphragme. Les poumons coiffent les organes comme un dais fleuri, petits et grands intestins ouvrent dans le corps leurs canaux. Les deux reins contiennent les essences et abritent la moelle nourricière qui fait croître l'harmonie originelle : c'est pourquoi on les nomme « portes de la vie ». Mais tous obéissent aux commandements du cœur-esprit ! Parfois, depuis sa retraite mystérieuse, le « pouce carré » du cœur peut faire apparaître l'univers entier, jusqu'à ses plus lointaines frontières. Mais quand il se renferme dans son nid grand comme un grain de moutarde, alors comme auparavant il ne produit aucun effet. C'est ainsi que l'on peut voir que nos quatre membres et notre myriade d'ossements ne sont qu'une coquille vide que l'on emprunte pour se dresser entre ciel et terre : notre sac de peau puant n'a guère de temps devant lui, en quoi serait-il aimable ?

Arrivé à ce point de notre discours, les gens ne nous croient pas et disent : « Sans yeux il ne peut y avoir vision, sans oreilles point d'audition, sans nez comment percevoir les odeurs, sans bouche comment pourrait-on manger et boire, et nourrir un corps aux souffles complets et à l'esprit assuré, qui puisse se dandiner devant tout le monde ? Mais même si l'on a yeux, oreilles, bouche et nez, si l'on n'a point fait pousser deux longs sourcils pour leur tenir compagnie, ils sont tous nus et ne ressemblent à rien. C'est pourquoi les sourcils sont les garants de la longévité des organes de nos sens, on ne peut se passer de leur appui. Alors comment, dans le corps humain, n'attribuer qu'au cœur la force qui fait que les mains puissent se lever et les pieds faire des pas ? Ce n'est pas logique ! »

Ces propos ont l'air raisonnable. Pourtant, des ministres de la cour jusqu'aux pêcheurs, bûcherons, cultivateurs et éleveurs, lesquels ne sont pourvus de membres et d'organes des cinq sens ? Ainsi les hauts fonctionnaires, c'est en débattant des livres qu'ils savent combien furent rois ou empereurs, combien furent sages ou sots ; c'est en discutant des traités militaires qu'ils savent comment diriger une armée, comment mettre l'ennemi en déroute, préparer des embuscades, mener des contre-attaques. Et si on interroge des gens tels que pêcheurs, bûcherons, cultivateurs et éleveurs, sans leurs houes, leurs haches, leurs filets et hameçons, leur manteau et chapeau de paille, ils n'arriveraient à rien non plus. Croirait-on que tous n'ont pas yeux, oreilles, bouche ou nez ? C'est bien parce que l'esprit qui réside en leur cœur n'est pas semblable que l'on peut différencier les gens de peu des hommes de qualité. Ajoutons encore : si ce cœur-esprit est

assurément la toute première racine qui fait les êtres humains, ce qui nous permet de distinguer les sots des sages, connaître qui est humble ou de haute condition, est entièrement basé sur ce que nous transmettent les yeux. Car si on n'avait pas aussi cet éclat de lumière divine, même pourvu d'un cœur avec ses sept orifices, on serait comme un ciel où manque le soleil : quel monde cela donnerait-il ?

Quant aux deux yeux, si on en discourt à propos des lettrés et des belles, pour ce qui est de savoir étudier et écrire des compositions, savoir broder des phénix, pour tous les travaux et les arts, tous les métiers, comme ils sont utiles, combien ils leur bénéficient ! Mais il est bien dommage qu'en profitent aussi femmes dissolues et hommes libertins, dont les frivoles séductions et bien des comportements volages, commencent aussi par eux. Sans même parler de la voisine du côté du mur est de Song Yu[13], déjà avec la rencontre galante sous la lune au pavillon de l'Ouest[14], c'est parce que la passion s'est transmise par le coin des yeux que sont advenues débauches, coucheries et autres manigances, et de quoi persifler pendant mille ans ! Si l'on considère des gens comme ça, il aurait encore mieux valu que leur vue et leur esprit soient restés brouillés : on aurait évité de tels outrages aux bonnes mœurs !

Mais assez de propos oiseux, car aujourd'hui nous ne parlerons que d'un jeune homme, qui, parce que les fantaisies du « pouce carré » de son cœur s'étaient glissées jusque sous ses paupières, déclencha une histoire des plus étranges. Vraiment cela nous apprend :

> Le nœud d'amour liera ensemble deux canards mandarins
> Mais leur couple sera formé par deux squelettes de trépassés !

10 L'histoire raconte que dans la préfecture de Jiaxing, à trente *li* du siège préfectoral, il y avait un bourg du nom de « Gué de Wangjiang ». Ce lieu était situé au carrefour des routes menant, vers le nord, à Suzhou, Songjiang, Changzhou, Zhenjiang ; vers le sud à Hangzhou, Shaoxing, Jinhua, Quzhou, Ningbo, Taizhou, Wenzhou ; et, vers le sud-ouest, au Fujian et aux deux provinces du Guangdong et Guangxi. Quiconque voyageait du nord au sud ne pouvait manquer passer par ce lieu.

Dans les villages environnant le bourg, tous se livraient à la culture des mûriers, à l'élevage des bombyx ou au tissage de la soie. Aussi les marchands y venaient des quatre coins de l'empire pour s'approvisionner. Le bourg ne désemplissait pas de gens venus acheter ou vendre, et une grande animation y régnait. Dans une ruelle située à quelque distance au sud du bourg, vivait un nommé Qu Binwu, qui, pour avoir été depuis sa jeunesse courtier en soieries, avait accumulé une fortune plus que coquette. Mais un jour qu'il était parti vendre des pièces de soie à Bianliang, il contracta soudainement une maladie et mourut. Il laissait derrière lui l'épouse de sa jeunesse, madame Fang, alors âgée de trente-trois à trente-quatre ans ; une fille prénommée Fengnu, qui n'avait pas plus de douze ans ; enfin une servante d'une dizaine d'années, qui répondait au nom de Chunlai. Il y avait encore dans la famille quelque domesticité mais celle-ci, profitant des funérailles, fit main basse sur une quantité assez considérable de biens et déguerpit à bonne distance. Les trois femmes se retrouvèrent donc à vivre seules, sans qu'il y eût oncles ou aînés pouvant leur prêter assistance ni les superviser.

Comme le dit si bien un dicton, *« Si de cinq ans l'on a passé la quarantaine, Alors l'état de veuve se supporte sans peine ».* Mais dame Fang n'avait pas encore atteint les quarante ans, sa tête s'ornait encore d'une chevelure bien noire, et ses lèvres étaient aussi vermeilles que ses joues paraissaient naturellement poudrées ! Une paire de fins sourcils arqués abritaient deux yeux vifs et coquins. Ni trop grand ni trop petit, son corps charmant prenait des poses tout à fait ensorcelantes !

Trois années étaient juste passées depuis le décès de son mari quand elle sentit une chaleur raviver la froide humeur du lit conjugal : même si elle ne pouvait la ressentir concrètement, y penser était bien doux. Mais sans vision dont repaître ses yeux, sans sonorités dont s'emplir les oreilles, elle devait, vivant au fonds du gynécée, en renfermer l'idée en son cœur. Même quand vient le printemps, le bois mort ne donne pas de nouvelles pousses ; l'étincelle ne saurait rallumer les cendres déjà froides : voilà les règles de conduite qui s'appliquent aux veuves.

Sachez-le : la maison de dame Fang était faite de trois corps de bâtiments : le bâtiment arrière abritait les chambres et la cuisine ; celui du milieu était fait de deux pièces pour recevoir les hôtes, où étaient à présent entassés provisions et bois de chauffage ; dans le bâtiment avant, qui jouxtait la rue, s'ouvrait au milieu une porte à deux battants, derrière laquelle un écran dissimulait la grand-salle ; une pièce adjacente servait de débarras où l'on gardait des divers objets.

Outre la nourriture et le thé qu'elle prenait aux trois repas quotidiens, Madame Fang ne manquait pas d'habits et de vêture : mais elle s'ennuyait à longueur de jours. Passant de l'avant à l'arrière, elle arpentait quotidiennement sa demeure plusieurs dizaines de fois sans trouver goût à rien. Il ne lui manquait, tout simplement, qu'une chose… De quelle chose s'agissait-il ? Ah, c'est embarrassant à dire ! Elle regrettait que la vie soit si courte. Les années succédant aux années, lorsque le printemps n'est plus là, alors ce ne sont plus que tourments, les uns après les autres… Pourtant il revient souvent, l'appel de la nature : un beau jour, c'était juste au troisième mois, toutes les fleurs étaient écloses… c'était vraiment charmant :

> Les hirondelles énamourées forment leurs compagnies, les abeilles excitées se mettent par paires. Bien qu'appartenant à l'ordre des volatiles, il est difficile de dire quelles hirondelles sont femelles ou mâles : mais tout à leur 'cuicui', l'une en haut, l'autre en bas, leurs queues entrecroisées, elles s'unissent pour donner au montant des portes de la couleur du printemps. Les abeilles ne sont que créatures de ruches et insectes : comment dire où sont parmi elles les garçons et les filles ? Mais quand on les voit, bourdonnant, s'empiler et s'entasser ensemble, leurs tailles entrechoquées, elles nous décrivent les paysages au fond des fleurs.

11 Madame Fang était justement, appuyée à l'écran de la porte, en train de couler un regard oblique vers la rue, lorsqu'elle aperçut un jeune homme qui passait en se pavanant.

Il était coiffé d'un bonnet à la mode, étroitement ajusté sur ses tempes, et portait une tunique doublée de gaze couleur jaune pâle ; il était chaussé de chaussures à pointes de cothurnes au fin dessus de couleur sombre[15] et de bas en mousseline de soie, et avait passé une veste matelassée en soie crêpée vert pâle, et un pantalon de soie crêpée couleur rose pêche. À la main, il tenait un éventail du Sichuan doré au plus bel or fin[16] et orné de pendentifs d'ambre doré ; à son doigt, il arborait une bague en or qui lançait des reflets chatoyants. De toute sa personne émanait un air frivole et libertin, et il semblait flotter, comme poussé par le vent, jetant des œillades de tous côtés tout en avançant à pas lents.

Qui était ce jeune homme ? Il s'appelait Sun Jin, et avait pour nom social Shenfu : comme il était troisième de sa fratrie, tous l'appelaient Sun-le-troisième. Âgé d'un peu plus de vingt ans, il n'avait plus ni père ni mère, mais avait épousé une dame Liu, qui lui avait donné comme premier enfant un fils, déjà âgé de six ans. Il habitait sur le marché en pleine ville, où il tenait un commerce de grain, et sa richesse était considérable. Il était d'un naturel aimable, et d'une rare distinction. Il avait appris à lire et écrire étant enfant, et bien qu'il ne soit pas capable de composer des vers ou d'écrire des

rhapsodies, il avait tout de même un petit talent. Il avait ainsi appris à chanter plusieurs suites de mélodies d'airs raffinés du théâtre[17], et savait aussi taquiner flutes ou guitares. C'est parce que le commerce familial était si florissant qu'il était si soigneusement habillé, vêtu de soie des pieds à la tête. Il avait complété sa mise par une fumigation de bois d'aloès, dont les effluves vous sautaient aux narines à son approche. C'était un vrai godelureau en quête d'aventures féminines, doublé d'un richard sachant dépenser sans compter !

Ce jour-là, en passant devant sa porte, son regard gourmand se posa sur Madame Fang, appuyée debout contre l'écran : elle était pleine de charme et la vision suscita son intérêt. Aussi, après être passé une première fois, il tourna les talons pour la contempler de nouveau. Quant à Madame Sun, beauté seulement à demi vieille et qui peinait à réprimer ses ardeurs printanières, en voyant Sun-le-troisième faire ainsi étalage de son charme, elle se sentit titillée au point précis où cela la démangeait ! Elle se dit *in petto* : « Qui ici-bas s'est permis l'extravagance de faire grandir un tel élégant, ni trop hébété ni trop passionné, ni trop vieux ni trop jeune, ni réel ni illusoire, ni trop grand ni trop petit. La femme qui l'aura reçu comme mari a vraiment une veine héritée de ses vies antérieures ! » Elle poussa un soupir et tourna les talons pour rentrer, se disant encore : « Cet homme passera-t-il encore par ici ? ». Ses pensées furent interrompues par des voix d'enfants qui criaient : « Venez voir les chiens, venez voir les chiens ! » De quoi s'agissait-il ? On était juste au troisième mois : il n'y a pas alors que les insectes ou les oiseaux à se sentir énamourés ! Parmi les animaux familiers, qui plus souvent que les chiens, élevés pour garder nos maisons, se rencontrent partout au fil des chemins ou au détour des ruelles ? L'approche du printemps les fait chercher la compagnie de leurs congénères. Les anciens avaient tourné ces quelques vers grossiers à ce sujet :

> Le chien du voisin de l'est, la chienne du voisin de l'ouest : queues entrelacées, têtes accolées ! Entre les deux pas un interstice, de lumière pas un filet ! Englués l'un sur l'autre, ils seront durs à séparer ! Ils ont beau se pousser par derrière, par devant, ils tournent en rond : un vrai jambon à huit pattes, clopin-clopant ! Ceux-là leur versent sur le dos plusieurs bassines d'eau ; ceux-ci leur répandent dessus une demie corbeille de cendres. Les êtres humains connaissent au moins la honte, tandis les chiens se moquent de toute vergogne. Mais quand un bon coup de gourdin les aura séparés, ils s'enfuiront, queue entre les jambes et tête basse, chacun de son côté !

12 Voilà de quoi bien rire : quand elle entendit ces clameurs égrillardes, Fang revint observer à la porte. S'il y avait eu des adultes dans la rue, elle serait bien sûr rentrée de nouveau. Mais comme il ne s'agissait que de gamins, elle resta là à regarder. Le feu du désir monta en elle, sans qu'on puisse dire si c'était son état d'esprit qui l'avait poussée à regarder, ou si c'était le spectacle qui lui avait donné des idées. La bouffée ardente la submergea, lui laissant la moitié du corps tout engourdie.

Sun le troisième n'était pas encore bien loin quand il entendit les gamins s'esclaffer, juste devant la porte de Madame Fang. Il décida de revenir encore, et, comme la feuille poussée par le vent ou le poisson suivant le courant, arriva juste pour voir madame Fang en train de ne rien perdre du spectacle. Quand Madame Fang, levant les yeux, vit Sun se tenir juste devant elle, elle s'empressa, gênée, de se glisser derrière les battants de la porte pour rentrer. Mais Sun le troisième dit aussitôt en riant : « Quel mal y a-t-il à juste regarder ? Vous n'avez pas tout de même pas eu à sacrifier un de vos essuie-foutre[18] ! »

Mais voilà ce que ce regard sans conséquences allait vite entraîner :

Le négociant en grain en devint presque un Pan An à qui les femmes jetaient des fruits[19] ;
La dame honnête à la chaste conduite fit à moitié comme celle qui déroba l'encens pour Han Shou[20] !

13 Était-ce liens venus de vies antérieures, toujours est-il que Sun le troisième, après qu'il ait vu Madame Fang, en avait eu l'esprit tout chaviré ; même son commerce de grain ne lui importa plus. Ayant entendu dire que Fang était veuve, et qu'il n'y avait pas d'homme dans sa maison, il s'enhardit à passer chaque jour devant chez elle. La pensée du jeune homme occupait tout autant Madame Fang : mais elle ne savait s'il s'appelait « Zhang » ou « Li », et, à y penser sans trouver d'issue, sans savoir où envoyer se renseigner, elle allait à tout moment regarder depuis le seuil de sa porte, tout agitée par la crainte de pas voir se renouveler la rencontre fortuite.



Montreur de singe et son animal.

Détail d'un album de Zhou Yuan 周淵 (dates inconnues), probablement inspiré d'un album de Wang Su 王素 (1794-1877), intitulé « Images de mendiants » *Jiaohua tu* 教化圖.
Collection privée. Merci à Alice Bianchi pour m'avoir communiqué cette image.

14 Un jour, alors que madame Fang se tenait dans la grand-salle, elle entendit soudain à sa porte le tintamarre d'un gong qu'on frappait et les clameurs d'une foule de jeunes enfants. Fang appela Chunlai pour qu'elle sorte voir avec elle. Elles découvrirent un mendiant montreur de singe : portant sur l'épaule un panier de bambou, il tirait derrière lui un macaque, et jouait du gong, entraînant à sa suite toute une bande d'enfants. Voyant Madame Fang ouvrir sa porte, le mendiant déposa à terre son panier, puis, tout en frappant à coup répétés son gong, il entonna, *Lilianluolian,* un chant. Tout animal qu'il était, le singe était capable de comprendre les intentions de son maître : dès qu'il eut reconnu l'air chanté par le mendiant, il alla ouvrir le panier, y prit un masque qu'il se posa sur la tête, mimant la scène « Li la troisième porte de l'eau ».

Madame Fang dit à Chunlai qu'elle appelle sa fille pour venir voir. En un rien de temps, voisins de droite et de gauche, ainsi que les passants, firent un cercle serré autour du montreur de singe.

Était-ce rencontre voulue par le destin, ou simplement une heureuse coïncidence ? Sun le troisième passait par-là juste au moment où le spectacle commençait. Le macaque enchaîna avec une nouvelle scène, « An'an apporte du riz », prenant des poses et affectant des mines qui provoquèrent les rires de toute l'assemblée. Écartant la foule, Sun le troisième avança de quelques pas, et défaisant le nœud de son mouchoir, en sortit un morceau d'argent, qu'il donna au mendiant, disant : « 'Li-la troisième portant de l'eau', c'est l'histoire d'une femme qui n'a plus de mari [21]; 'An'an apportant du riz', c'est celle d'un fils qui ne peut plus voir sa mère[22] : à quoi bon jouer des scènes si douloureuses ? Il vaudrait mieux jouer 'L'étudiant Zhang sautant par-dessus le mur sous la lune' : c'est un homme et une femme qui se réjouissent ensemble[23] ; sinon, jouez 'Caipin, soutenant Mademoiselle Sans-Pareille, vont ensemble retrouver Wang Xianke' : c'est servante et maîtresse prenant ensemble du bon temps[24]. »



Montreurs de singes en pleine représentation.

Feuille d'album de Zeng Yandong 曾衍東 (1751-après 1831). La scène montrée pourrait tout à fait correspondre à la dernière scène de « L'Histoire du lièvre blanc », 'Li sanniang fait la porteuse d'eau' !
Collection privée. Merci à Alice Bianchi pour m'avoir communiqué cette image.

15 Le mendiant, heureux de son aubaine, le laissa bavasser comme il l'entendait. Madame Fang, levant les yeux, avait reconnu en lui celui qui occupait ses pensées, et, tout à son émotion, ne sut que dire. Mais Fengnu, déjà âgée de quinze ans, avait déjà bonne compréhension des choses de ce monde, et, entendant Sun le troisième tenir d'une voix doucereuse des propos aussi inconvenants, tira sa mère en arrière, lui disant : « Rentrons ! Rentrons ! Quelle honte, ce jeune homme qui se permet de bavasser ainsi ! Nous n'aurions jamais dû sortir voir ceci. » Tout en s'en allant, Madame Fang répondit :

« ’L’or vrai ne craint pas la flamme’ ! Quel mal à le laisser bavasser ? » Mais au moment même où ces mots sortaient de sa bouche, son cœur ne pouvait se détacher du séduisant jeune homme… elle regrettait de ne pouvoir se jeter dans ses bras et conclure ainsi la belle affaire ! Le spectacle simiesque s’était visiblement terminé par la « Merveilleuse rencontre dans la salle du Bouddha »[25] !

Madame Fang pensait à tout moment à cet homme ; mais sans personne pour aider à se rapprocher leurs passions, ils ne pourraient se retrouver ? Elle y pensait le matin, y songeait le soir, mais ne voyait pas comment faire. Mais un beau jour, une idée lui vint soudain : « Et si je faisais ainsi… et ainsi…, nous pourrions enfin nous revoir ! » En cachette de sa fille, elle alla trouver Chunlai et lui dit : « Depuis combien d’année es-tu chez nous ? » Chunlai répondit : « Je me souviens que, quand je suis arrivée, j’avais sept ans. J’en ai treize aujourd’hui, cela fait donc six ans que je suis chez Madame.

— Pendant ces six ans, dit Fang, tu le sais fort bien, tu n’as manqué ni de vêtements ni de nourriture, et d’ordinaire je ne te bats ni ne te gronde. Les bienfaits que je t’ai dispensés ne sont pas minces. Il te faudra savoir te montrer reconnaissante… »

Chunlai répondit : « Je suis encore trop jeune pour bien comprendre toutes ces histoires de bienfaits et de reconnaissance. Mais dites-moi juste ce que vous voulez que je fasse.

— C’est que c’est un peu gênant à dire, dit Fang en riant.

— Si Madame ne veut pas dire, je pourrai encore moins comprendre !

— Te souviens-tu, l’autre jour, quand le singe a joué la comédie, qu’il y avait là un jeune homme qui a dénoué son mouchoir pour y prendre de l’argent dont il a gratifié le mendiant ?

— Après que Madame et grande sœur Feng soient rentrées, les gens qui avaient regardé le spectacle ont dit que, ‘sans le Troisième Monsieur Sun, le mendiant aurait joué gratis tout ce temps’. Je crois que c’est lui dont il s’agit. En allant comme d’habitude faire les courses, j’ai appris qu’il vivait en ville en bas de l’extrémité ouest du Grand pont, en suivant la rivière vers l’intérieur de la porte Heizhilang : c’est un jeune richard qui vit de commerce de grain.

Madame Fang répondit : « C’est bien lui, c’est bien lui ! À partir de maintenant, tu resteras guetter à la porte voir si ce Troisième Monsieur Sun arrive : tu devras venir m’en avertir aussitôt. Mais ta grande sœur Feng ne doit rien savoir de cela ! Plus tard, je te doterai d’habits et de bijoux, et je te trouverai un bon parti pour te marier. » La servante, du haut de ses treize ans, avait tout bien compris : elle hocha la tête en souriant, se rappelant bien de ce qu’elle devrait faire. Chaque jour elle allait guetter à la porte, et, dès qu’elle voyait Sun le troisième approcher, elle allait avertir Madame Fang. Celle-ci accourait aussitôt, et, à moitié dissimulée derrière sa porte, prenait des mines aguichantes : elle laissait petit à petit un sourire lui monter au visage, tout en lui adressant des œillades : elle eut bientôt ravi l’âme de Sun le troisième !

Sun le troisième se disait : « À voir la façon dont cette femme se montre à moi, elle a l’air plus qu’intéressée. Je vais me risquer, un jour où il n’y aura personne de visible alentour, à faire irruption chez elle et la prendre dans mes bras : si elle me cède, alors l’affaire sera faite. Dans le cas contraire, alors je laisserai tomber et m’en irai. Il n’y a pas d’hommes dans la maison : aucun risque d’être arrêté et accusé de viol. »

Quand il eut arrêté cette stratégie, ses jambes le démangèrent de plus en plus : en un jour, il passa quatre, cinq puis six fois devant la maison. Quand arriva le crépuscule et que tout le monde eut fermé sa maison, Madame Fang se tenait encore appuyée debout contre sa porte, laissant paraître la moitié de son corps. Alors Sun le troisième après avoir regardé devant lui et jeté un coup d’œil en arrière, ne voyant plus personne,

rassembla son courage et gravissant le perron, s'inclina en disant : « Chère Madame Qu, chère Madame Qu ! » et aussitôt, poussant son avantage, il s'avança et la prit dans ses bras. « Troisième Monsieur Sun, ce n'est pas sérieux ! » dit Fang. Sa bouche disait ses mots mais son corps ne bronchait pas d'un pouce. Elle poussa le battant de la porte d'une main, et, en un instant, voyez à quelles folies ils se livrèrent en un rien de temps :

> Le premier a pourtant déjà et famille et épouse : mais ayant à peine passé les vingt ans, il a de l'énergie à revendre : il ne craint en rien une dame Xu à l'humeur passionnée[26] ; l'autre n'a plus ni seigneur ni maître, et, au seuil de la quarantaine, elle veut bien y goûter encore : elle ne repousse nullement son Zhang Chang éperdu d'amour[27]. L'une écartant son pantalon de soie, l'autre fait entrer brusquement son pilon violacé[28]. L'une a déployé ses troupes le dos à la rivière : elle ne craint pas les attaques latérales. L'autre a traversé en secret jusqu'à Chencang[29], et ne se soucie que d'effectuer une profonde percée ! On ne saurait les comparer à des canards mandarins s'ébattant sous la couette, mais plutôt à un couple de geckos plongés dans l'eau[30] !

16 Au terme de cet accès de passion, ils ne voulaient plus se séparer : ils restèrent étroitement enlacés, se suçant la langue, lèvres collées, regrettant de ne pouvoir faire qu'un ! Madame Fang dit doucement : « Pendant trois années j'ai gardé la chasteté, sans me permettre le moindre accroc. Mais depuis que je t'ai vu, je ne sais comment, tu m'as ensorcelée ! J'y ai pensé sans cesse jusqu'à ce que, aujourd'hui, je puisse donner libre cours à mon désir. Surtout : que personne ne l'apprenne ! Ma réputation en serait ruinée. Mais dès que tu auras un moment de libre, viens ! Je dirai à la soubrette de t'attendre à la porte. »

Sun le troisième dit : « Bénéficiant ainsi de faveurs imméritées, comment pourrais-je te trahir ! Mais c'est trop risqué de se retrouver ici. Il me faut pouvoir partager ton lit, et là, peau contre peau, os accolés, nous ébattre avec amour et tendresse : voilà ce qui sera bon ! » Madame Fang répondit : « Dans ma chambre nous pourrions être vus par ma fille, cela n'ira pas. Mais la pièce gauche du bâtiment du milieu ne contient que des réserves de bois de chauffage. Je vais l'en débarrasser. Dans la grand-salle, il y a une banquette, que je prendrai pour l'y installer. Je fermerai la porte de cette pièce et je t'en donnerai la clef à garder. Quand tu viendras, tu ouvriras la porte et entreras là. Quand tu auras bien refermé derrière toi, je viendrai t'y rejoindre : comme ça, on évitera d'envoyer la servante guetter à la porte de la rue, ce qui pourrait éveiller des soupçons. » Sun le troisième dit : « Ce sera parfait ainsi ! » Alors Madame Fang le fit entrer pour lui montrer la pièce en question. Puis elle alla chercher un cadenas dont elle donna la clef à Sun le troisième, et rouvrit la porte de la rue. Fang en franchit le seuil, et, regardant alentour, ne vit aucun passant. Elle fit alors signe à Sun le troisième, qui se glissa dehors et fila en titubant presque de joie.

Dès le lendemain, Madame Fang et Chunlai débarrassèrent la pièce de gauche du bois de chauffage, qu'elles déposèrent dans une remise. Elles nettoyèrent alors la pièce, jusqu'au moindre grain de poussière, puis prirent la banquette qu'elles y déposèrent contre le mur. Elles y allumèrent alors plusieurs dizaines de bâtonnets de benjoin, jusqu'à ce que leur parfum ait embaumé toute la pièce. Fang offrit alors à Chunlai deux bagues d'argent, en lui recommandant de bien monter la garde.

À compter de ce jour, Sun le troisième trouvait sans cesse un moment de libre, matin ou soir, pour accourir prendre son plaisir avec Madame Fang. Dès qu'il avait fini il s'éclipsait, et personne ne le voyait entrer ni sortir.

Comme Fengnu aimait rester dans la solitude, et s'appliquer aux travaux féminins, elle passait toute la journée dans sa chambre à broder ou coudre, et ne s'occupait en rien de

ce qui se passait à l'extérieur. Aussi Madame Fang pouvait donner libre cours à ses désirs. L'un désirait l'autre qui l'aimait en retour, et la passion s'installa pour de bon chez cette femme, qui, tout à fait enivrée et exaltée, se mit à concevoir toutes sortes de stratagèmes et de plans insensés dans le but de faire de leur relation une affaire qui s'installe dans la durée.

Elle se disait : « Lui n'a aujourd'hui que vingt-trois ans, dans dix ans il en aura trente-trois, dix ans encore et il en aura quarante-trois : il sera encore un homme dans la force de l'âge. Moi j'ai aujourd'hui trente-huit ans, dans dix ans j'en aurai quarante-huit, et dix ans plus tard cinquante-huit : que serai-je d'autre alors qu'une vieille femme ? On dit depuis toujours : ce que les hommes désirent, ce sont les jolis minois. Si, au fur et à mesure du déclin de ma beauté, ses sentiments s'altèrent jour après jour, alors comment faire pour éviter que notre passion d'aujourd'hui ne devienne demain objet de satire, et moi la risée de tous... cela ne saurait finir comme ça ! Il vaudrait bien mieux le jeter dans les bras de ma fille : voilà qui serait destiné à durer. Elle n'a aujourd'hui que quinze ans, dans dix ans elle en aura vingt-cinq, et dix ans plus tard trente-cinq : toujours moins que moi aujourd'hui ! Pouvoir ainsi nous fréquenter pendant encore vingt-ans ne serait-il pas ce à quoi j'aspire ? Seulement, s'il sera facile de convaincre Sun de s'acoquiner avec ma fille, l'inverse le sera bien plus difficile. Comme on dit : « une femme qui veut séduire un homme n'a que l'épaisseur d'une feuille de papier à traverser ; un homme qui veut séduire une femme doit franchir des montagnes » ! S'il faut que la séduction joue dans les deux sens, comment vais-je faire pour y arriver ? » Mais elle avait beau tourner et retourner l'idée dans sa tête, elle ne voyait pas par où commencer. Elle décida d'attendre la prochaine visite de Sun le troisième pour lui en parler.

Lorsque Sun le troisième sut que Fang était disposée à le laisser séduire sa fille, il fut au comble de la joie, et dit avec gratitude : « Comment pourrais-je jamais te remercier de cette généreuse faveur ? » Madame Fang répondit : « Nul besoin de me remercier : pourvu que tes sentiments pour moi ne changent jamais, cela me suffit ! » Alors Sun le troisième fit ce serment : « Si jamais moi, Sun Jin, trahit plus tard ton amour, alors que le Ciel me punisse et que la Terre m'anéantisse ! Et qu'en dix-mille kalpas je ne sois plus réincarné qu'en bête à poil ou à cornes !

— Si tu as vraiment de tels sentiments, alors ce ne sera pas pour rien que j'aurai joué aux jeux de l'amour avec toi ! Mais ma fille a des principes assez rigides, il ne faudra surtout pas la brusquer. Il te faudra trouver le moyen adapté pour qu'elle se donne à toi de tout son cœur » Sun le troisième réfléchit un moment, puis dit : « Aucun problème, aucun problème ! Ce soir, tu feras ainsi... et ainsi... avec des paroles qui éveilleront son intérêt. Je suis sûr qu'à quinze ans, elle a dû commencer à s'intéresser à ce qui se passe entre hommes et femmes. À plus forte raison si toi, sa mère, l'incite à en rechercher les plaisirs, je ne vois pas comment elle n'y serait pas encline ! »

Madame Fang dit : « Tu auras beau dire, mais quelle honte pour moi, comment aborder le sujet ? » Sun le troisième répondit : « C'est ta propre fille ! Quelle honte y a-t-il à avoir devant elle ? ». Après avoir ruminé ces paroles un moment, Fang reprit : « Si on peut arriver à nos fins, alors tant pis pour la honte, n'en parlons plus. Mais à faire ainsi je vais être à la fois la belle-mère et l'entremetteuse ! L'étiquette exige pourtant que l'on fasse les choses dans les règles en la matière ! » Sun le troisième répondit en riant : « Si j'obtiens ce beau parti, à l'égard de ma belle-mère, je n'aurais qu'à me comporter avec la plus grande dévotion filiale ! Mais aujourd'hui je n'ai pas amené de cadeau à offrir à l'entremetteuse. J'ai toutefois déjà ici certain objet pour elle... alors arrêtons de

parler pour le moment ! » Et les deux, tout en riant, enflammés de passion, s'enlacèrent sur la banquette, et ne se séparèrent qu'au terme d'un délicieux moment.
Trêve de propos oiseux ! Le soir même, madame Fang, après avoir apprêté leur couche, fit exprès de se tourner et se retourner sur son lit, poussant soupir après soupir. Fengnu, ainsi dérangée par sa mère, ne parvenait pas non plus à s'endormir, et finit par lui dire : « Pour quelle raison vous tourmentez-vous, mère ?
— Mon enfant, répondit Fang, comment pourrais-tu comprendre ce que ta mère a sur le cœur. Voilà déjà trois ans que ton père s'en est allé, me laissant triste et solitaire, comment vivre ainsi ! » Fengnu pensa qu'elle voulait parler de leurs moyens de subsistance quotidienne et dit : « Il me semble que, bien que père ne soit plus de ce monde, nous bénéficions heureusement encore du revenu de quelques terres. Comparés à de plus riches, ce n'est peut-être pas suffisant, mais comparés à de plus pauvres, nous avons plus qu'il ne nous faut. Puisque nous avons de quoi vivre au jour le jour, pourquoi vous tourmenter ?
— Mon enfant, s'il ne s'agissait que de nos besoins journaliers, nous ne manquons en effet ni de vêtements ni de nourriture ; bien qu'on ne puisse nous dire riches, nous vivons assez à notre aise : pas de raison de se faire du souci pour cela. Le jour, toutes sortes d'affaires m'occupent et les journées passent ainsi, voilà tout. Mais le soir, sans ton père pour me tenir compagnie, je reste toute seulette dans le froid, et ma tristesse est insupportable. C'est pourquoi je ne peux m'empêcher de me tourmenter. »
En entendant ces mots, Fengnu garda le silence. Mais Madame Fang reprit : « Mon enfant, ne t'endors pas, j'ai encore quelque chose à te dire.
— Dormons plutôt ! Qu'y a-t-il encore à dire ? dit Fengnu.
— Toutes les joies de ce bas-monde sont creuses et illusoires, comparées à celles qu'éprouve le couple réuni : là est le vrai bonheur.
— Mère, n'êtes-vous pas trop âgée pour tenir des propos si peu sérieux !
— Mon enfant, ce n'est pas que ta mère ne soit pas sérieuse. Mais songes-y : la vie humaine est tout comme celle des plantes qui vont vers l'automne. Si l'on n'a pas recherché dans sa vie des plaisirs tangibles, n'aura-t-on pas vécu en vain ? Ma fille, tu n'es qu'une pucelle jamais sortie du gynécée, tu n'as pas idée de ces joies. Si tu avais tâté de ces saveurs sucrées là, leur goût te resterait certainement en mémoire ! C'est un tel jardin des délices qu'on ne veut le quitter qu'au seuil du tombeau. Et moi, encore dans la fleur de l'âge, comment pourrais-je me résigner à m'en passer ! » Fengnu approchait de ses « deux fois huit ans » et ressentait effectivement les premiers émois de cet âge. Elle savait bien qu'hommes et femmes ont des rapports amoureux, mais elle ne comprenait pas bien comment cela se produisait effectivement. Entendant sa propre mère en vanter les délices, son cœur de jeune fille en tressaillit, et les « trois foyers » de son corps se mirent à bouillonner, l'irradiant de chaleur des pieds à la tête ; elle sentit ses yeux lui brûler et ses oreilles s'échauffer, tandis que dix pilons s'étaient mis à marteler à la fois sa poitrine! Le pouce-carré de son cœur était déjà tout chamboulé... elle dit à sa mère : « Plus la peine d'en parler davantage, il vaut mieux dormir. »
Madame Fang, comprenant à l'entendre que sa fille avait été quelque peu ébranlée, se hâta de se rasseoir dans son lit et dit : « Ma fille, il y a quelque chose dont j'ai déjà voulu te parler à plusieurs reprises, mais je me suis dit que ce n'était pas encore le moment et me suis tue. Mais je vais à présent t'en parler franchement. Mais ne te moque pas de moi, s'il te plait mon enfant.
— Mère, si vous voulez me dire quelque chose dites le moi donc ; comment moi votre fille oserais-je me moquer !

— Après la mort de ton père, reprit Fang, bien qu'il me manquât beaucoup, je ne pouvais rien y faire. Mais ce printemps, sortant sans raison précise sur notre seuil, j'y ai trouvé deux bâtards tout pelés en train de s'accoupler, l'un poussant, l'autre tirant. Mon enfant, était-ce un spectacle pour une veuve solitaire comme moi ? Mais cette rencontre m'avait ébranlée, et, juste à ce moment, passa un jeune homme vraiment séduisant et mignon ! Depuis cette rencontre, je ne sais comment, je ne suis plus arrivée à me le sortir de l'esprit ! Or, qui l'eut cru, cette rencontre devait se reproduire, car, quand le mendiant montreur de singe est venu jouer devant chez nous, ce jeune homme est arrivé de nouveau ! Et il a évoqué des histoires de rencontre galantes et d'unions amoureuses telles que « L'étudiant Zhang sautant par-dessus le mur » et « Caipin et Mademoiselle Sans-Pareille » : ça m'a tout émoustillée ! » Fengnu dit : « N'est-ce pas ce jeune homme aux propos mielleux, et qui portait une robe couleur jaune pâle ?

— C'est bien lui ! En fait, il a lui aussi montré de l'intérêt pour moi, et c'est pourquoi il a fait exprès de lancer ces phrases à double sens ! Chunlai m'a par la suite appris qu'il s'agissait d'un Troisième monsieur Sun, tenancier d'une boutique de grain, ayant déjà perdu père et mère, et à la tête d'une fortune considérable. Je n'ai d'abord plus su que faire, mais ensuite j'ai commencé une liaison secrète avec lui. Heureusement, il est malin et débrouillard, et il entre et sort sans que personne ne l'aperçoive. Mais j'ai tout de même peur que plus tard, si jamais un voisin venait à l'apprendre, le scandale n'éclate et ma réputation en soit ruinée. Aussi je désire prendre des dispositions à long terme : ce Troisième Monsieur Sun a aujourd'hui juste ving-trois ans, il n'est ton aîné que de huit ans. Pourquoi ne l'épouserais-tu pas ? Moi, je serai comme une vieille servante, ayant échangé son aînesse contre une modeste condition, tout prête à te servir jusqu'à la fin de ma vie. Si tu m'abandonnes quelques menus restes, je ne t'empêcherai certainement pas de le servir comme il convient : ainsi nous aurons toutes deux obtenu satisfaction, ne serait-ce pas bien ainsi ? » Fengnu hésita un long moment avant de dire enfin : « Comme dit le dicton, 'qui est monté dans le lit du père est ta mère, qui est monté dans le lit de ta mère est ton père'. Je crains que l'affaire ne puisse se faire.

— Allons, n'embrouille pas les choses exprès ! Qu'est-ce que tu viens parler de « père » ou discuter de « mère » ! De plus, c'est vraiment parce que je n'avais pas le cœur de me séparer de toi que j'ai enduré ces trois ans de dur veuvage, dans l'intention de recruter pour toi un gendre adopté[31] qui viendrait chez nous nous prêter assistance jusqu'à mon vieil âge. À présent, considère comme ce Troisième Monsieur Sun est doux et tendre, beau et gracieux, et de plus fort bien doté : comment ne pas vouloir en profiter toute ta vie ?

— S'il en est ainsi, ce sera comme Mère le voudra. Il y a tout de même encore une chose : si jamais il avait déjà une épouse ? Je ne voudrais pas devenir une simple deuxième épouse ou concubine ! »

Tout occupée à garder secrète sa liaison avec Sun-le-troisième, Fang ne s'était occupée que de leurs échanges passionnés, tout en veillant à ce que, à l'extérieur, les voisins ne l'apprenne pas, et que, à l'intérieur, sa fille ne découvre rien : ils se retrouvaient et se séparaient en toute hâte et elle ne savait réellement pas s'il avait ou non chez lui une épouse. Parant au plus pressé, elle répondit : « Il s'agira de son premier mariage : il n'a jamais eu d'autre épouse. » Fengnu répondit : « Alors c'est bien ainsi. Il conviendra tout d'abord qu'il procède à l'envoi des cadeaux de fiançailles, et puis qu'un jour faste soit choisi pour le mariage, et qu'on dispose les bougies décorées et que l'on s'incline devant

le ciel et la terre dans la grand-salle de la maison. Vous, vous tiendrez le rôle d'une part de la mère, et d'autre part de l'entremetteuse, comme cela seulement le mariage sera célébré dans les règles. Si c'était quelque arrangement licencieux, cela ne serait certainement pas envisageable.

— Bien entendu », répondit aussitôt madame Fang en assentiment.

Deux jours après, Sun le troisième vint aux nouvelles, et Madame Fang lui exposa comment sa fille exigeait que le mariage soit célébré après envoi de cadeaux de fiançailles et installation des bougies décorées. Sun le troisième, tout à sa joie, fit l'acquisition de deux boites contenant thés et jujubes, auxquels il ajouta vingt taëls d'argent blanc, ainsi qu'une pièce de soie rouge et une pièce de soie verte, qu'il fit porter comme cadeaux de fiançailles. Il envoya également une enveloppe contenant encore trois taëls afin de pourvoir aux frais de décoration de la maison. Trois jours après l'envoi des cadeaux se présenta justement un jour faste. Sun le troisième, habillé de neuf de pied en cap et ayant grande allure, s'avança à grand pas dans son rôle de jeune marié. Il n'y eut pas besoin de faire venir chanteurs et musiciens, ni d'organiser un banquet ; les rôles de l'entremetteuse et des demoiselles d'honneur étaient tous tenus par la belle-mère. Le couple s'inclina dans la salle ancestrale, et le mariage fut célébré dans l'éclat des bougies décorées. Ce fut vraiment :

> Tandis que la vierge de seize ans est renversée sous la vague rouge de la couette nuptiale, l'entremetteuse remise pour de bon son austère chasteté !

17 Cher public, dans la plupart des familles, les enfants sont étroitement placés sous la coupe de la mère. S'ils font quelque écart de conduite, c'est elle qui y met fin et les morigène, pour qu'ils aient garde de ne pas souiller la réputation de la maisonnée : voilà qui va selon les règles. Comment ne pas rire au contraire de Madame Fang : ne parlons même pas du fait que, manquant à toute morale, elle s'était elle-même livrée à de honteuses cochonneries. Mais voilà que de surcroît elle incitait sa fille à nouer une relation coupable : cela ne faisait-il pas d'elle une bête parmi l'espèce humaine ? Laissez-moi cependant dire encore une chose : si madame Fang craignait sincèrement que la passion de son amant ne s'éteigne avec le déclin de sa propre beauté, et qu'elle ait voulu se servir de sa fille pour garder Sun le troisième dans ses filets, elle aurait tout bonnement faire venir une entremetteuse, annoncer l'affaire à la parentèle et faire que l'envoi des cadeaux de fiançailles se fassent en toute transparence, le faisant ainsi venir dans sa famille comme gendre invité. La couette brodée de la noce n'aurait-elle pas ainsi pudiquement recouvert son comportement dégoûtant ? Qui aurait pu prévoir qu'elle serait tellement envoutée par son désir pour Sun le troisième, que, ignorant règles et procédures, elle ait pu penser qu'en faisant envoyer quelques corbeilles de thé et de jujubes, elle pourrait ainsi abuser les gens, et qu'elle n'ait pas craint qu'on jase à leur sujet ? Elle fit tant et si bien qu'ils furent séparés sans espoir de se revoir, et que cette histoire bien commencée connut une triste fin ! Si encore seuls cette femme lubrique et cet homme débauché avaient été atteints : pas de quoi les plaindre ! Mais quelle pitié qu'une toute jeune fille, compromise par eux, ait vu sa vie détruite sans qu'on sache pourquoi, sauf à supposer quelque mauvais karma hérité d'existence antérieures... Mais retenons-nous de raconter ce qui adviendra ensuite !

Racontons maintenant comment Sun le troisième, habitué des ruelles des fleurs et des saules, était passé maître dans la dispensation des plaisirs. Voyant comme Fengnu était jeune, il eut grand soin sur l'oreiller à la traiter avec délicatesse, en redoublant de tendres attentions. Fengnu, qui goûtait pour la première fois à ces choses, en ressentit le plaisir dans tout le corps, et, éperdus de passion, l'homme et la femme tendrement

épris, ils passèrent un moment parfaitement délicieux. Enchanté de son nouveau mariage, Sun le troisième ne passa pas une nuit chez lui de tout un mois. Pendant la journée, il arrivait qu'il rentrât en coup de vent, mais il négligeait complétement le commerce de sa boutique.

Les voisins de droite et de gauche de Madame Fang, en voyant ainsi Sun le troisième entrer et sortir de chez elle ouvertement, trouvèrent cela tout à fait scandaleux, et furent à plusieurs reprises à deux doigts d'en venir aux mains avec lui. Passa bientôt de bouches en bouches la rumeur que Sun le troisième entretenait des relations coupables avec une veuve et sa jeune orpheline.

Bien que le clan Qu ne comptât pas d'oncles ou d'autres proches du défunt, il y avait tout de même des parents plus lointains, qui, d'un côté, s'indignaient de ce que Madame Fang nuisait à la réputation de la famille, et de l'autre lorgnaient sur ses biens. Se rangeant derrière un aîné du clan, ils rédigèrent une plainte collective qui dénonçait à la préfecture de Jiaxing tout à la fois Sun, Fang, sa fille et Chunlai. Le préfet, un nommé Hong Zao, voyant que l'affaire était un cas d'atteinte aux bonnes mœurs, envoya des sbires arrêter les contrevenants pour les conduire devant lui pour interrogatoire.

Fengnu savait au plus profond d'elle-même que l'affaire n'avait pas été conclue dans les règles, et elle craignait que, si Chunlai était soumise à un interrogatoire serré au tribunal, elle ne déballe tout ce qu'elle savait. Très inquiète, elle alla prendre quelques parures et des vêtements, dont elle lui fit présent à Chunlai, lui recommandant : « Si jamais on t'interroge, tu devras dire que le mariage a été dûment préparé par une entremetteuse et célébré avec toute la pompe requise. Si tu parviens à nous couvrir et à faire que nous nous tirions d'affaire sans dommage, alors même morte et descendue aux sources jaunes je n'oublierai pas tout ce que je te devrais » Chunlai hocha la tête en signe d'assentiment.

Sun le troisième sollicita de son côté une connaissance commune pour qu'il aille plaider sa cause auprès du préfet, prétendant de même que le mariage avait bien été préparé dans les règles, et qu'il ne s'agissait pas d'un arrangement licencieux ; il voulait éviter que Fengnu ne soit traduite devant le tribunal. Mais il se trouva que les voisins avaient eux aussi déposé une plainte officielle, et le préfet Hong ne pouvait plus éviter une comparution : aussi fit-il déférer tous les prévenus devant son tribunal. Sun le troisième, Madame Fang et Fengnu prétendirent en cœur qu'il s'agissait d'un mariage régulier dûment préparé par une entremetteuse, tandis que les voisins comme les gens du clan soutenaient fermement au contraire que la mère et la fille se livraient à la prostitution. Alors le gouverneur fit appeler Chunlai pour un interrogatoire plus détaillé.

Bien qu'encore toute jeune, la soubrette avait déjà esprit vif et langue bien pendue. Elle déclara : « Ma maitresse, restée veuve et sans soutien masculin, a fait appel à une entremetteuse afin d'arranger la venue de Sun Jin chez nous comme gendre adopté. Mais les gens du clan, voyant que ma maîtresse n'avait pas de descendance masculine, ont voulu se partager ses biens, et c'est pour cela qu'ils ont inventé cette affaire ; quant aux voisins, ils entendent en profiter pour extorquer eux aussi au passage un peu d'argent. » Les hommes du clan comme les voisins protestèrent tous ensemble bruyamment : « C'est manifestement cette soubrette, qui, avec ses allées et venues, a servi de truchement pour permettre cette liaison honteuse ! Qu'on la mette à la question, et on saura distinguer le vrai du faux. »

Le préfet cria aux plaignants de se taire, et demanda à Chunlai : « S'il s'agissait bien

d'un mariage préparé selon les règles par une entremetteuse, qui était cette dernière ? » Chunlai jeta de tous côtés des regards affolés et se garda de répondre. Le magistrat frappa de la main sur la table et hurla : « Où est cette entremetteuse ? Parle, ou je te soumets au supplice du serre-doigts ! » En entendant ces mots, Chunlai se mit à trembler comme une feuille et répondit : « L'entremetteuse… c'était ma maîtresse ! ». Le préfet éclata de rire et dit : « L'entremetteuse était donc ta maîtresse ! Voilà donc le fond de l'affaire ! » Il était sur le point de faire infliger la bastonnade à Sun et aux autres quand il se remémora la démarche entreprise par leur connaissance commune, et se dit, se ravisant : « La veuve est encore dans la force de l'âge : supposons-la sincère dans ses sentiments ; la demoiselle est encore toute jeune : on peut sans déroger aux principes lui pardonner. » Et prenant son pinceau il rédigea la sentence suivante :

> « L'âge n'ayant pas encore détourné Madame Fang des élans vulpins qui venaient de mettre en chaleur Sun le troisième[32] ils ont, en se passant des palabres avec l'entremetteuse, noué cette liaison en dépit de leur différence d'âge : la chose est manifeste. Quant à cette fille d'à peine quinze ans, toute sensible encore à la vergogne, comment aurait-elle pu faire honte à sa mère pour ses débauches, et s'interposer entre eux ? Mais la famille Qu reste dépourvue d'héritier, avec des revenus qu'il conviendrait de partager. Comme on ne peut trouver dans les rangs de la parentèle proche quelqu'un qui puisse continuer la lignée et avoir souci de la descendance du disparu, il était donc inévitable que ce litige soit posé. Que les aînés du clan disposent donc des biens de la famille, et qu'ils désignent un héritier[33] pour perpétuer les sacrifices au défunt. Madame Fang et Sun Jin devront se séparer, sous peine de bastonnade. La fille, en raison de son jeune âge, ne sera pas inquiétée. La servante Chunlai, bien qu'elle n'ait pas recherché pour elle-même la débauche, a contribué à ternir la réputation de la famille et ne peut pas être tenue quitte : elle sera bastonnée pour mettre un terme aux racontars[34] »

18 Quand le préfet eut prononcé son jugement, il appela Sun le troisième et lui jeta : « Je devrais t'infliger une sévère bastonnade ! Mais par égards pour Monsieur untel, tu seras épargné pour cette fois ! Dorénavant efforce-toi d'adopter à l'avenir un comportement vertueux, car si jamais tu récidives, je ne te laisserai pas t'en tirer si facilement ! » Sun le troisième eut si peur qu'il frappa le sol de la tête à plusieurs reprises avant de s'éclipser. Les gens du clan Qu, après discussion, désignèrent un héritier, chargé de perpétuer les sacrifices aux mânes de Qu Binwu. Les revenus de la famille seraient divisés en trois : une part reviendrait à l'héritier désigné ; une part resterait à madame Fang pour pourvoir à ses besoins : mais à sa mort, cette part reviendrait également à l'héritier désigné. La troisième part serait partagée entre les membres du clan, afin que chacun ait ainsi une petite part du profit. On choisirait un époux pour Fengnu.

On jasa sur l'affaire à tort et à travers, mais, après quelques jours d'agitation, l'excitation retomba.

Or, il y avait parmi les membres du clan un homme qui répondait au sobriquet de « Qu les-cent-langues » ; il demeurait à Tangqi, près de Hangzhou, où il entretenait de bonnes relations avec un homme très riche, l'Académicien[35] Zhang. Un jour qu'il buvait en sa compagnie, il mentionna l'inconduite de Madame Fang, qui avait impliquée sa propre fille dans ses honteuses manigances.

L'académicien Zhang s'enquit de l'âge de la fille, et de si elle était jolie. Fengnu était en réalité loin d'être sans charme, mais Qu les-cent-langues exagéra encore considérablement sa beauté, la vantant comme étant absolument sans pareille. Zhang, qui avait un tempérament encore juvénile, en fut tout émoustillé et pria Qu de jouer l'entremetteur afin de la faire venir chez lui comme concubine. Qu les-cent-langues, toujours prêt à complaire aux richards, dit qu'il ne voyait aucune raison pour que cela

ne se fit pas, et s'empressa d'accepter la mission. Il se hâta de prendre le bateau pour aller transmettre à Madame Fang l'offre de mariage. Mais celle-ci voulait que sa fille devint l'épouse en titre de son futur mari, et ne voulait pas la donner à quelqu'un comme concubine. Qu les-cent-langues eut alors l'idée d'aller trouver l'aîné du clan pour lui dire qu'il y aurait à attendre une généreuse gratification, et qu'ils auraient chacun leur part. L'aîné du clan, alléché par l'appât du gain, interdit à Madame Fang de décider du mariage et prit sur lui d'accorder Fengnu comme concubine à l'académicien Zhang. Les cadeaux de mariages furent fixés à cent taëls d'or, que les deux compères se partagèrent. Un jour faste fut choisi pour le mariage.

Fengnu, bien qu'ayant reçu l'ordre de séparation donné par le magistrat, était bien résolue à refuser toute idée de remariage. Bien qu'il ait été décidé de partager en trois parts les revenus de la famille, elle estimait que mère et fille pourraient continuer à se soutenir mutuellement, espérant que Sun pourrait leur être plus tard réunis. Qui aurait pu dire que, à peine deux ou trois mois plus tard, arriverait cette nouvelle péripétie ! Elle comprit qu'elle ne pourrait rester davantage, et, chaque jour, s'étant enfermée dans sa chambre, elle demeurait dans la solitude à soupirer et à pleurer. Prenant du fil et une aiguille, elle cousit étroitement sur elle ses sous-vêtements.

Madame Fang, qui redoutait qu'elle ne cherche à en finir, frappait à tout moment à sa porte pour s'enquérir d'elle, mais Fengnu refusait toujours de lui ouvrir. Madame Fang, à travers la porte, lui prodiguait des paroles de réconfort, mais Fengnu ne répondait pas davantage, ne faisant que pleurer amèrement à gros sanglots. Cependant, la veille du jour prévu pour le mariage, elle apprêta des victuailles, et dit à Chunlai d'aller inviter Sun le troisième à un repas d'adieux. Sun le troisième, effrayé, commença par refuser de venir. Alors Fengnu, furieuse, renvoya Chunlai lui dire : « Lorsque nous nous sommes épousés l'autre jour, vous aviez juré que nous resterions ensemble, à la vie à la mort, comment pouvez-vous renier ce serment ? » Sun le troisième répondit en pleurant : « Comment pourrais-je oublier les faveurs de ma grande sœur Feng. Mais les murs ont des oreilles, et si la chose se sait, cela risque de fort mal tourner. » Mais Chunlai répondit : « Ma grande sœur Feng a encore dit, que, si vous ne veniez pas la voir, elle irait elle-même chez vous dès aujourd'hui ! » Entendant cela, Sun dit en soupirant : « Il suffit ! Puisque ma grande sœur Feng montre pour moi une affection si fidèle, comment pourrais-je ne pas venir lui prouver la mienne, même au péril de ma vie ! » Et il suivit Chunlai. C'était déjà le crépuscule, et il trouva la mère et la fille qui l'attendaient, tenant en main des bougies, devant le repas qu'elles avaient préparé. En se retrouvant, le trio poussa force gémissements de douleur.

Sun le troisième et Fengnu s'assirent côte à côte, Madame Zhang prenant place au bas bout de la table, Chunlai se tenant de côté pour servir le vin. Fengnu en remplit une grande coupe qu'elle tendit à Sun, disant en retenant ses larmes : « J'espérais, toute fragile que je sois de ma personne et humble de condition, demeurer avec vous jusqu'à la fin de nos jours. Qui aurait cru que les gens du clan Qu, cherchant un prétexte pour se partager nos ressources, me forceraient au remariage. Mais tout cela ne ferait de moi qu'une femme flétrie, et non une fleur ranimant ses couleurs en se tournant de nouveau vers le soleil ! Bien que je ne puisse plus promettre de rester près de vous jusqu'à la mort, je jure que ce vêtement ne me sera pas ôté par une autre main que la vôtre. Si vous ne me croyez pas, essayez d'ouvrir cet habit. J'en ai relié d'un fil de couleur l'aisselle à l'entrecuisse : que cela me serve de preuve pour plus tard ! Mais vous, veuillez prendre le plus grand soin de vous, car je dois vous dire adieu pour longtemps ». Ayant dit cela, elle se versa à elle-même une grande coupe de vin, et se

mit à pousser de déchirantes lamentations.
Sun le troisième et Madame Fang pleuraient, se couvrant le visage, et Chunlai ne pouvait non plus contenir ses sanglots. En larmes, Sun le troisième prit la main de Fengnu, et, se tournant vers madame Fang, dit : « En dépit de ma noire stupidité, j'avais obtenu cette si belle double alliance ! Et je comptais bien y demeurer jusqu'au terme de notre âge, à moitié fils et à moitié époux, dans une connivence mutuelle entre nous. Pourquoi a-t-il fallu que se lève cette tempête, qui nous sépare aujourd'hui ! Pourtant le destin en a décidé ainsi, et il faut nous résigner à notre impuissance. Puissiez-vous servir avec bonheur le noble Zhang de Tangqi, et ne plus songer à ce débauché, Sun du Gué de Wangjing ! »
En entendant ces mots, Fengnu changea de couleur et dit : « Me croyez-vous fille à oublier son époux d'antan pour un nouveau parti ? J'ai toujours entendu dire que la chasteté était la première vertu des femmes, et puisque je vous ai déjà servi, je vous resterai fidèle pour toujours ! Comment pourrais-je, sans honte ni vergogne, comme la plus vile des catins, avoir servi Zhang le matin pour coucher avec Li le soir ? » Se taisant, elle se remit à pleurer. Sun le troisième, voyant la profondeur de son chagrin, se mit à genoux, l'enlaçant, et, essuyant ses larmes du revers de sa manche, dit : « Moi, Sun le troisième, je ne suis qu'un vulgaire marchand de cette ville, et n'ai ni la vertu ni le talent qui puisse me faire mériter un tel amour, encore moins une telle résolution à garder la chasteté pour moi ! Comment pourrais-je jamais vous revaloir cela ? Mais comment savoir si nous pourrons jamais nous revoir en cette vie ? » Quand il eut prononcé ces mots, on vit la morve et les larmes s'entrecroiser sur ses joues, et il gémissait, n'arrivant plus à proférer une parole. Fengnu, après avoir versé un torrent de larmes, sortit de sa manche un grand mouchoir de soie blanche, et, après l'avoir plié en forme de losange, prit sa ceinture brodée la noua en un « nœud d'amour »[36] qu'elle attacha au losange, et glissa le tout dans la manche de Sun le troisième. Elle dit alors, la voix pleine de larmes : « Gardez cela pour vous tenir compagnie, car je ne pourrai plus être moi-même en personne auprès de vous. Mais si nos âmes gardent leur force au-delà de la mort, alors nous nous retrouverons dans les profondeurs des Neuf sources. »
En entendant ces mots, Sun jeta au loin sa coupe de vin, et, se dégageant, se leva et sortit de la chambre. Il se passa une bonne heure sans qu'on le vit revenir. Madame Fang dit : « Mon enfant, je crains que Monsieur Sun, ne supportant pas de te voir si désespérée, ne soit reparti chez lui. » Elle dit à Chunlai d'aller vite voir, mais la porte donnant sur la rue était toujours étroitement fermée de l'intérieur : il n'était pas sorti. La mère et la fille, trouvant cela étrange, allèrent regarder partout, bougies en main : qui eut pu le croire ! Sun le troisième s'était rendu à la cuisine, et, y prenant un couteau effilé, en avait frappé son pénis et ses testicules[37], qui pendaient, à moitié sectionnés ; lui-même était tombé à terre évanoui, les vêtements couverts de sang. La mère et la fille, absolument horrifiées, le relevèrent pour le porter sur un lit, où, après un long moment, il reprit ses esprits.
Fengnu lui dit : « Me haïssez-vous donc pour vous être meurtri ainsi ? » Sun dit, gémissant de douleur : « C'est moi qui vous ai fait défaut à toutes deux, comment pourrais-je vous haïr ? J'ai d'abord songé à me trancher la gorge, pour vous prouver ma sincérité. Mais j'ai craint que ma mort ne soit jugée suspecte, et ne vous cause de graves ennuis. C'est pourquoi je me suis coupé les parties, pour que plus jamais je ne connaisse dans cette vie l'union d'un homme et d'une femme. J'ai de toutes façons déjà une épouse qui m'a donné un fils, et ma descendance n'en sera pas interrompue, aussi il n'y a pas à s'en faire de ce côté-là. Si vous deux, mère et fille, puissiez ne pas voir en moi un

traître et un ingrat, cela me suffira ! » Quand il eut dit ces mots, ils pleurèrent ensemble en se prenant dans les bras. Il ne s'était écoulé guère de temps que l'on entendit le coq chanter et que le jour ne se levât. Pouvant difficilement s'attarder dans ces circonstances, Sun le troisième, supportant sa douleur, prit congé. Les trois, serrés les uns contre les autres, pleurèrent jusqu'à rester haletants, sans pouvoir prononcer un mot. Vraiment :

> De tous les malheurs qui peuvent nous frapper, il n'en est pas de pire que celui-ci :
> être séparés par la mort, ou éloignés par la vie.

19 Nous ne raconterons pas comment Sun le troisième rentra chez lui pour se soigner. Fengnu, après lui avoir dit adieu, ne sécha plus ses larmes. Juste après midi ce jour-là, le bateau envoyé par les Zhang pour transporter la fiancée arriva. Qu les-cent-langues, qui faisait l'entremetteur, ainsi que l'aîné du clan, venu présider au mariage, accueillirent les visiteurs et pressèrent Fengnu d'embarquer. Au moment de la séparation, la mère et la fille pleurèrent encore abondamment, dans les bras l'une de l'autre. Quand Fengnu arriva chez les Zhang, elle y trouva un époux, qui, par sa beauté et ses douces manières, n'était pas sans rappeler Sun-le-troisième. L'académicien Zhang, constatant de son côté que Fengnu était effectivement très belle, fut enchanté. Comme il était le rejeton d'une riche famille, il était déjà entouré de nombreuses servantes, et doté d'une épouse sage et tolérante, qui ne prenait nullement ombrage de le voir prendre une concubine alors qu'il était encore dans son jeune âge[38].

La première nuit, l'académicien Zhang se rendit dans la chambre nuptiale où étaient disposés du vin et des mets, comptant que vider ensemble quelques coupes mettrait les époux dans de bonnes dispositions. Mais qui l'eut cru : il trouva Fengnu debout dans un coin, refusant de s'approcher de lui. Quand l'académicien s'avança vers elle pour la saisir, elle se dégagea vivement et alla se réfugier dans le coin opposé. Quand l'académicien, se retournant, s'approcha d'elle de nouveau, elle l'évita encore de la même façon. Tournant à droite et retournant à gauche, le même jeu se reproduisit deux fois : on aurait vraiment dit des enfants jouant à colin-maillard ! Les soubrettes de service pouffaient de rire. L'académicien, ne parvenant pas à l'attraper, dut finalement aller s'asseoir, tout essoufflé. Lui qui était venu prendre du bon temps, était fort dépité de se voir opposer au contraire de telles simagrées ! Mettant cela sur le compte de la timidité d'une toute jeune fille, il ordonna aux servantes de verser à boire, et, après avoir vidé à la suite une dizaine de grandes coupes, il alla s'étendre sur le lit. Il renvoya les servantes, espérant que, voyant tout le monde parti, Fengnu viendrait tout naturellement le rejoindre. Mais celle-ci, après avoir ravivé la lampe, resta accoudée à la table, laissant couler ses larmes. L'académicien, qui ne tenait pas très bien l'alcool, ne tarda pas à s'endormir profondément une fois étendu sur le lit. En se réveillant le jour venu, il ne trouva pas la jeune mariée à ses côtés. Écarquillant les yeux pour regarder, il la vit encore assise tout droit : c'était vraiment bizarre ! Il se leva et regagna ses appartements où il raconta à sa femme la nuit qu'il venait de passer : elle n'en croyait pas ses oreilles.

Peu après, Fengnu vint présenter ses respects à l'épouse de l'académicien. Interrogée sur les raisons de sa conduite, elle garda la tête baissée, en pleurant. La dame, la voyant si pitoyable, conseilla à son époux de la traiter avec générosité et tendresse, et de ne surtout pas la brusquer. Suivant son conseil, l'académicien Zhang se garda d'entrer dans sa chambre ce soir-là. Il se trouva que, à point nommé, il eut quelques affaires à régler en ville, et il ne rentra qu'au bout de plus de dix jours. À la nuit, enhardi par le vin qu'il avait bu, il entra de nouveau dans la chambre. Mais dès qu'elle le vit, Fengnu

voulut s'écarter de lui. Lui barrant la route, l'académicien dit en riant : « Où veux-tu aller cette fois-ci ? » Fengnu, incapable de lui échapper, se retrouva acculée dans un coin du mur ; il la serrait étroitement dans ses bras, et, en dépit de ses efforts Fengnu ne put se dégager. Il la porta sur le lit où il l'étendit. Fengnu se couvrit alors le visage de ses manches qu'elle y tint serrées. À ce moment, l'académicien, au comble de l'excitation, tendit la main pour lui ôter ses vêtements. Mais en tirant à droite, rien ne se défaisait ; en tirant à gauche, il ne parvenait pas à les lui enlever. Il y regarda de plus près : en fait, le sous-vêtement qu'elle portait à même la peau était étroitement fermé par une couture ! C'est pour cela qu'on ne pouvait pas le lui ôter. Une vague de fureur le submergea, si ardente qu'elle aurait fait fondre à moitié une coupe pleine de neige ! Il poussa à la file plusieurs cris de surprise.

La relâchant, il sortit jusqu'à la grand-salle, et ordonna à ses gens d'aller chercher Qu les-cent-langues, à qui il dit : « il s'est passé ceci... et ceci... Quelle est la raison qui fait qu'elle se refuse à moi ? Il va falloir rendre les cadeaux et la renvoyer ! » Entendant cela, Qu les-cent-langues, sans s'affoler le moins du monde, dit avec un sourire : « Messire, vous êtes bien trop impatient ! Du moment qu'elle est venue chez vous comme concubine, elle vous appartient ! Qu'allez- vous parler de la renvoyer ?

— Mais moi je ne l'ai prise pour concubine que pour prendre du plaisir avec elle, si cela se passe ainsi, à quoi me sert-elle ?

— Bien souvent les belles jouent ainsi les saintes nitouches ! Un beau monsieur comme vous doit s'efforcer de lui faire la cour et de lui prodiguer des caresses, voilà qui sera montrer du savoir-faire ! Mais si vous vous agitez comme un macaque et jouez les despotes avec elle, Vous n'arriverez à rien !

— Mais elle a cousu ses sous-vêtements du haut en bas ! Ce n'est tout de même pas moi qui manque de savoir-faire !

— Voilà justement une façon de minauder ! »

Zhang répondit en riant : « Avec ce genre de minauderies là, je crains de n'y pouvoir rien faire !

— Messire, ne vous en faites pas. On approche de la date du premier mois après le mariage. Sa mère ne manquera pas de venir lui rendre visite. J'irai lui parler pour lui dire qu'elle ramène sa fille à de meilleurs sentiments : je vous garantis que tout rentrera dans l'ordre. »

L'académicien Zhang convint qu'il avait raison, et accepta que l'on fasse comme il disait. Ayant apaisé les inquiétudes de l'académicien, Qu les-cent-langues partit en toute hâte pour le Gué de Wangjiang, afin de parler de l'affaire à Madame Fang.

À ce moment-là l'héritier désigné avait déjà emménagé et Madame Fang devait désormais se contenter pour y vivre des deux pièces du bâtiment du fond. Après l'humiliation qu'elle avait dû endurer, elle ne se trouvait plus à même d'affronter le regard d'autrui, et ses ardeurs sensuelles d'autrefois s'étaient tout à fait éteintes. Elle passait toutes ses journées à superviser les travaux d'aiguille de Chunlai. Mais en son cœur elle ne cessait de se tourmenter pour sa fille, et, à tout moment, et bien des fois, elle se détournait pour verser des larmes. Mais voilà qu'arriva Qu les-cent-langues qui lui dit tout de go : « Ta fille en a fait de belles et a mis l'académicien Zhang dans une telle rage qu'il veut la renvoyer chez toi ; et il réclamera le remboursement des cadeaux de fiançailles pour le triple de leur valeur ! J'ai essayé en vain à maintes reprises de l'en dissuader... tu devrais profiter de ta visite pour le premier mois de mariage pour aller rapidement adjurer ta fille de ne pas créer tous ces problèmes. Ces richards sont têtus comme des mules, et du moment où il aura décidé de se retourner pour de bon contre

toi, il est capable de te traîner devant le juge » Lorsqu'elle entendit le mot « juge », Madame Fang, échaudée par son expérience précédente, fut glacée d'effroi ; mais elle savait au plus profond d'elle-même que Fengnu, par dévotion pour Sun le troisième, ne céderait jamais. Incapable de résoudre ces difficultés, elle attendit que vint la fin du premier mois après les noces, et, après avoir acheté de quoi remplir plusieurs boites de présents, elle partit, emmenant Chunlai, voir sa fille.

Fengnu, à force de se ronger les sangs, était tombée malade, certes peu gravement, mais, redoutant que l'académicien Zhang ne vienne l'importuner, elle affectait de devoir garder le lit et ne se levait plus. Se souvenant des paroles de Qu les-cent-langues, l'académicien déployait pour elle les attentions les plus délicates, consultant médecins et devins et venant à tout moment à son chevet s'enquérir d'elle. Mais Fengnu, loin de lui faire bon accueil, cachait sa tête sous la couette dès qu'elle le voyait approcher.

Quand la mère et la fille se trouvèrent en présence l'une de l'autre, elles donnèrent d'abord libre court à leur douleur. Madame Fang, voyant sa fille malade, n'osa pas exposer l'affaire qui l'amenait. Elle alla trouver l'académicien et sa femme et plaida la cause de sa fille encore toute jeune et ignorante, et à qui il fallait tout pardonner. L'attitude de Madame Fang toucha l'épouse de l'académicien qui la prit en affection. Mais lorsqu'elle s'enquit à voix basse de la raison pour laquelle Fengnu avait ainsi cousu ses sous-vêtements, Fang, n'osant bien sûr pas dire la vérité, ne fit que balbutier en réponse quelques paroles inintelligibles.

Un jour, comme la dame avait invité Madame Fang à prendre le thé, Chunlai fut laissée seule à tenir compagnie à Fengnu, qui en profitait pour lui demander des nouvelles de Sun le troisième, quand rideau de la porte se souleva, livrant passage à l'académicien. Fengnu se détourna aussitôt pour fixer le mur. Zhang s'assit au bout du lit, et s'enquit doucement : « Comment te sens-tu aujourd'hui ? Y a-t-il quelque objet que tu désires ? » Mais il eut beau répéter sa question, Fengnu ne répondit rien.

Chunlai, qui se tenait sur le côté, dit pour les tirer d'embarras : « Aujourd'hui, elle s'est sentie un peu ragaillardie, mais elle reste affaiblie et vite essoufflée : c'est pourquoi elle n'a pas encore la force de vous parler. » L'entendant ainsi répondre de manière si vive et sensible, l'académicien leva la tête pour la regarder : sa frange tombait jusqu'à la lisière de ses sourcils, elle avait deux yeux malicieux et pétillants, un visage à l'ovale aussi parfait qu'un œuf d'oie, la blancheur de son teint laissant transparaître quelque éclat rouge, et son port était svelte et gracieux : il la trouva fort à son goût ! Il lui demanda : « Comment t'appelles-tu ? » La petite lui dit s'appeler Chunlai.

« J'ai justement laissé à l'extérieur les 'mains de bouddha'[39] que je viens d'acheter. Viens donc en prendre une avec moi pour offrir à Fengnu ! » Chunlai le crut sur parole, et sortit à sa suite. Mais l'académicien l'amena jusque dans un petit bureau dont il ferma la porte, et la prit dans ses bras pour l'embrasser. Chunlai, lui cédant et le repoussant tout à la fois, lui dit « Ah Monsieur, il ne faut pas vous moquer de moi ! » Mais comment l'académicien eut-il voulu l'écouter ? Il la poussa sur une banquette basse, et écartant ses sous-vêtements, se jeta sur elle de tout son élan. La petite, bien qu'encore toute jeunette, n'avait rien perdu de toutes les cochonneries auxquelles s'étaient livrés devant elle Fang et Sun le troisième, et mourait d'impatience d'y goûter à son tour ! Puisque ce richard avait à présent des vues sur elle, qu'est-ce qui aurait pu la retenir ? Mais ce désir juste naissant, face à l'ardeur tempétueuse de son partenaire, la laissait encore hésitante, plaisir et douleur se mêlant en elle. Bien vite, la passion atteignit son paroxysme et l'élan s'apaisa ; la rougeur des pétales tombés tachetait le pli de son vêtement. Zhang prit une épingle de tête en forme de phénix et la lui piqua dans

la chevelure. Puis il lui remit une grande « main de bouddha », et, la prenant par les épaules, ouvrit la porte et la raccompagna, lui disant : « Que dirais-tu de demeurer auprès de moi comme servante concubine ? Ne le voudrais-tu pas ?
— Monsieur, je suis honorée que vous prêtiez ainsi attention à moi ! Mais je crains de ne pas avoir cette chance, et que ma maîtresse ne m'en laisse pas la liberté !
— Dès que j'aurai ouvert la bouche, elle ne pourra qu'acquiescer ». Chunlai hocha la tête en réponse, et s'en fut, emportant la « main de bouddha ».
Cher public, pour trouver chaussure à son pied il faut et suffit que le destin le veuille : forcer ne sert à rien ! Ainsi l'académicien Zhang avait-il dépensé une fortune en cadeaux pour acquérir une concubine sans finalement pouvoir seulement la toucher ! Mais voilà que Chunlai lui tombait toute rôtie dans le bec, et sans avoir dépensé même une demie-sapèque, il avait conclu avec elle une union pour la vie ! Les affaires de ce monde se règlent en général ainsi ! C'est pourquoi l'on dit :

Les fleurs qu'on a voulu planter seront bientôt fanées
Tandis que le rameau de saule, fiché en terre sans y penser,
Sera demain l'arbre qui donne vaste ombrée.

20 Après que Fengnu soit resté couchée plus de vingt jours d'affilée, Fang qui l'avait bien observée comprit qu'elle n'était pas malade pour de bon. Elle l'exhorta à maintes reprises, lui disant qu'elle ne pouvait persister à agir ainsi. Ne pouvant trop contrarier sa mère, Fengnu se leva et fit un brin de toilette, mais demeura ensuite assise, prenant l'air hébété. Fang finit par lui rapporter ce que lui avait dit Qu les-cent-langues, la suppliant de céder à son époux, afin de ne pas lui attirer des ennuis. Alors Fengnu changea de couleur et dit, furieuse : « Mère, n'avez-vous pas entendu le serment que j'ai prêté à Sun-le-troisième ? Je l'entends encore résonner dans mes oreilles ! Comment pourrait-on rien y changer ? Rentrez donc chez vous, et, moi, que je vive ou meure ici, cela ne vous compromettra pas ! » Madame Fang, voyant que ses propos ne l'avaient pas ébranlé, voulut rentrer sur le champ. Mais comment l'épouse de Zhang eût-elle accepté de la laisser partir ? Et l'académicien, ne voulant renoncer à Chunlai, insistait encore plus fermement pour qu'elle restât. Il alla jusqu'à faire préparer une chambre pour y installer madame Fang, afin qu'elle tint compagnie à Fengnu. Il pensait qu'ainsi, la mère et la fille passant davantage de temps ensemble, les admonestations maternelles finiraient par faire entendre raison à Fengnu, et qu'il n'aurait plus à faire face aux mêmes embarras que précédemment.
Comment aurait-il pu prévoir que, comme auparavant, elle ne le laisserait pas approcher, et qu'il passerait bientôt encore une nuit entière en vains efforts ! Même après lui avoir arraché tous ses vêtements, il n'avait pu arriver à mener à bien son affaire ! Furibard, l'académicien se dit qu'il était clair qu'elle ne se refusait ainsi que parce qu'elle avait un amant. Dès le lendemain, il fit enfermer Fengnu dans une pièce vide à l'étage, ordonnant aux servantes qu'on ne lui apporte, trois fois par jour, qu'une bouillie de gruau délayée, et que, la nuit, elle couche à même le plancher. Madame Fang, profondément blessée de voir cela, dût ravaler sa colère et n'osa proférer une parole. Trop honteuse pour entreprendre d'autres démarches, elle fit ses adieux et se prépara à rentrer. L'académicien Zhang lui fit remettre trente taëls d'argent, exigeant qu'on lui laissât Chunlai en échange. Il habilla cette dernière de neuf de pied en cap et l'installa dans les appartements qu'avait occupés Fengnu. Et il ordonna à tous ses gens de l'appeler « Nouvelle grande sœur[40] ». N'était-ce pas vraiment :

Une fois posée la cloison
Planche du haut, planche du bas

ont échangé leurs positions[41] ;
Et voilà que la nouvelle conquête
De l'ancienne reçoit la maison

21 L'académicien Zhang pensait que tout ce dispositif ramènerait Fengnu à la raison, et que, touchée dans son orgueil, réfléchissant à sa situation elle serait enfin prise de regrets. Pouvait-il imaginer que Fengnu, toute entière dévouée à Sun le troisième, aurait un cœur aussi inaltérable que le fer et ne changerait pas sa résolution d'un iota.
« Allons, conteur, si Fengnu était entichée à ce point de Sun le troisième, n'aurait-elle pas eu mieux fait d'en finir promptement avec la vie, laissant derrière elle une réputation sans tâche ? À quoi bon se livrer à toute cette comédie, et faire durer indûment ses épreuves ?
— Cher public, vous n'y êtes pas ! Fengnu n'était après tout qu'une jeune fille de seize à dix-sept ans, si totalement entichée de Sun qu'elle espérait encore, même s'ils devaient être momentanément séparés, que, passée la saison des orages, ils pourraient finalement être unis d'amour ! Comment aurait-elle pu prévoir que Qu les-cent-langues, avide d'avoir sa part de profits, serait parvenu à extorquer aux Zhang des cadeaux de fiançailles… bien qu'elle ne puisse plus aller contre l'état présent des choses, elle persistait à nourrir ses chimères, espérant que l'académicien, à force de ne pas parvenir à ses fins, ouvrirait de guerre lasse la porte de sa cage ! Dès qu'elle aurait recouvré sa liberté de mouvements, elle pourrait retourner à ses amours, et nul ne pourrait s'y opposer ! Aussi, quand Madame Fang lui avait rapporté les propos de Qu les-cent-langues, disant qu'on menaçait de la renvoyer chez sa mère, elle avait retrouvé un peu d'espoir secret. Et c'est pourquoi elle était prête à endurer ces épreuves plutôt que de mourir sur le champ. On peut se fier à ce que dit le poème :

En cette vie rien à changer, elle a prêté serment
Peu lui chaut les tourments : ses amours sont sérieuses !
Les gens sans rien comprendre à ses vrais sentiments,
N'y voient qu'une beauté de son renom soucieuse

22 Notre récit ici bifurque : Racontons comment Sun le troisième, resté à soigner chez lui sa blessure, ne faisait que s'inquiéter pour Fengnu, se réveillant le matin dans les tourments pour se coucher le soir dans l'inquiétude, passant des longs soupirs aux sanglots entrecoupés ! Ses forces diminuaient de jour en jour, et sa blessure ne se refermait pas. Un peu plus d'une année s'écoula péniblement ainsi, ne laissant plus de lui qu'un vivant squelette ; voilà que la gangrène envahit alors sa blessure, et il comprit qu'il n'en avait plus pour longtemps. Il mit en ordre ses affaires, choisit comme nom pour son fils « Hanru », et recommanda à son épouse de bien prendre soin de lui à l'avenir. Madame Liu, tout en pleurant, lui prodiguait des paroles de réconfort. Voyant sa maladie s'aggraver de jour en jour, Sun fit ses adieux à son épouse, mais la pria aussi de faire venir madame Fang pour qu'il la voie. Madame Liu, n'osant s'y opposer, dépêcha une vieille avec un palanquin pour la faire venir. Madame Fang, entendant dire que Sun était à l'agonie, se souvint de leurs tendres sentiments d'autrefois, et, le cœur plein de chagrin, faisant fi de toute vergogne, monta en palanquin pour se rendre à son chevet. Quand le couple se retrouva de nouveau réuni, pensez quelle ne fut pas leur émotion ! Sun le troisième prit dans son sein le nœud d'amour, qu'il remit à Fang, lui disant : « Puisque je ne reverrai plus Fengnu dans cette existence, je te prie de lui porter à ma place toute mon affection » Ayant dit cela, il ferma les yeux et mourut. La pauvre Madame Liu, après avoir pleuré si fort que le ciel s'obscurcit et que la terre s'enténébra pour elle, fit préparer linceul et cercueil. Madame Fang attendit

jusqu'après la mise en bière pour rentrer chez elle.
Elle pensait avec angoisse à sa fille, enfermée par Zhang dans une pièce aux murs nus, et dont elle n'avait pas la moindre nouvelle, ne la sachant morte ou vive. Il fallait qu'elle sache ce qu'il en était pour cesser de se ronger d'inquiétude. Elle héla un petit bateau, et arriva à bientôt à Tangqi. L'académicien envoya Chunlai l'accueillir. Madame Fang leva les yeux pour la regarder : elle était vêtue de gaze de soie aux couleurs extraordinairement chatoyantes, et flanquée de deux petites suivantes. Quand elle s'enquit de sa fille, elle lui dit qu'elle était toujours enfermée. Ce fut comme si un poignard perçait le cœur de Fang, qui se mit à soupirer à n'en plus finir. Après avoir salué Zhang et sa femme, elle monta voir Fengnu : son teint était pâle et terreux, il ne restait plus rien de sa beauté d'autrefois. La mère et la fille pleurèrent ensemble, tête contre tête, puis Fang remit à sa fille le nœud d'amour, lui racontant les circonstances de la mort de Sun le troisième, et Fengnu se mit à pousser d'affreux sanglots.
Fang voyait que sa fille était enfermée comme une criminelle, mais ne savait comment mettre fin à ce traitement. Elle alla en cachette faire des reproches à Chunlai : « Maintenant que la chance a tourné à ton profit, tu dois songer aux bienfaits reçus autrefois, faire cesser cette injustice et obtenir son élargissement ; tu ne peux pas rester à la voir souffrir sans rien faire.
— Comment pourrais-je oublier les bienfaits et manquer à la loyauté, et ne pas intervenir pour arranger les choses ? Mais Monsieur veut absolument qu'elle change d'attitude et s'amende, tandis qu'elle persiste obstinément dans son refus : comment faire ? Je lui apporte en cachette chaque jour des douceurs, mais elle n'en veut jamais, je ne sais plus que faire ! J'ai imploré maintes fois Monsieur, et il commence à songer à la laisser partir. Si vous profitiez de cette occasion pour lui en parler franchement, moi, je renchérirai discrètement de mon côté, et il vous laissera la ramener. »
Ainsi instruite, Madame Fang demanda le lendemain une entrevue à l'académicien Zhang. Il se trouvait justement en compagnie des responsables du *lijia*, à discuter de la correction du cadastre[42]. Quand Madame Fang entra dans la salle, elle salua d'abord chacun d'une révérence, puis prit la parole : « Honorable assemblée, j'ai un dilemme insoluble que je dois exposer à Messire Zhang, afin qu'il me dispense ses bienfaits. Je vous suis profondément reconnaissante, Messire Zhang de n'avoir pas dédaigné ma fille Fengnu, et de l'avoir accueillie comme votre concubine ; si ma fille, une fois arrivée dans votre maison, avait eu quelque écart de conduite que vous ayez pu constater de visu, alors il vous aurait été loisible de la battre, l'injurier, l'humilier, voire de la mettre à mort ! Mais il aurait fallu la saisir en flagrant délit d'adultère pour que ceci soit acceptable. De même que si, avant de la faire venir chez vous, vous aviez entendu quelques mauvaises rumeurs à son sujet, alors vous n'auriez pas dû l'épouser. Même si, par ignorance, vous avez découvert après le mariage qu'elle ne se comportait pas comme elle l'aurait dû, elle n'a tout de même pas commis de faute en venant chez vous, et l'on peut dire qu'elle a 'franchi votre porte en toute pureté', et vous pourriez la garder si vous le souhaitiez. Mais si cela ne vous est pas tolérable, alors il convient de la renvoyer dans sa famille maternelle. Quelle raison peut justifier de l'enfermer dans une tour, la traitant comme une criminelle emprisonnée ? Pour avoir enduré toutes ses épreuves, elle est aujourd'hui si malade qu'elle est à l'article de la mort. Si jamais il devait lui arriver malheur, j'aurai lieu de me plaindre de vous. Comme on dit : 'à côté de chaque malheureux défunt se tient un démon bien vivant'. Vous ne devez pas profiter de vos richesses pour faire bon marché de la vie d'autrui ! » Les hommes de l'assemblée, l'ayant entendue ainsi parler, dirent tous : « Cette dame a parlé avec sagesse. Messire

Zhang, si vous avez encore usage de la fille, alors laissez la sortir, et traitez là comme votre concubine. Si elle ne vous sert plus à rien, alors laissez la partir, avec permission de se remarier : ainsi personne ne pourra vous faire ensuite de reproches. » L'académicien Zhang avait déjà en son for intérieur accepté l'idée de la laisser partir. Voyant maintenant Madame Fang déployer des trésors d'éloquence, en vraie « femme à la longue langue », il se dit que s'il arrivait réellement quelque chose, tout ceci pourrait vraiment faire du vilain. Aussi, faisant contre mauvaise fortune bon cœur aux yeux de tous, il ordonna qu'on ouvre la tour, et, faisant appeler Fengnu, la remit à Fang pour qu'elle la ramène avec elle. Fang alla tout droit au bateau qui l'avait amenée, et embarqua pour le Gué de Wangjiang.

Près d'un mois s'était écoulé lorsque Fang dit à sa fille : « Mon enfant, tu es aujourd'hui encore bien jeune, et les jours qui te restent à vivre bien nombreux. Si Sun le troisième était encore de ce monde, tu aurais pu envisager de terminer ta vie auprès de lui. Mais à présent qu'il est parti, tu dois oublier cet espoir. Tant que je serai là nous pourrons compter l'une sur l'autre, mais la vie humaine est marquée par l'impermanence, et s'il m'arrivait quelque chose, penses-tu que le clan Qu tolérerait ta présence ? À ce moment tu n'auras nulle part vers où partir, nul lieu pour t'accueillir, que feras tu alors ? Pourquoi laisser passer en pure perte la belle saison de ta beauté ? Profites-en et change tes plans, il est encore temps pour toi de devenir l'épouse d'un homme comme toi encore jeune. » Entendant cela, Fengnu entra dans une violente colère, et dit : « Mère, vous n'avez vraiment aucun idéal ! C'est vous qui jadis m'avez fait me donner à Sun, me rappelant que la jument une fois sellée ne change pas de cavalier, et ce jusqu'à la mort, sans regrets ! Maintenant que Sun est mort, comment accepterais-je un autre mari ? Si j'avais voulu me remarier, n'avais-je pas Zhang pour cela ? Même si je n'aspire pas à ce qu'on dresse pour moi le portique d'honneur des chastes veuves, je ne veux en aucun cas d'une inconduite comme la vôtre, et faire si bon marché du bas de mon corps ! » Et elle éclata en longs sanglots. Vexée, Madame Fang sortit de la chambre. Alors Fengnu défit le « noeud d'amour » et, avec le cordon, se pendit à la poutre. Lorsque Madame Fang, revenue, essaya de la ranimer, elle ne respirait plus depuis déjà longtemps.

Après l'avoir pleurée abondamment, Fang acheta un cercueil et mit sa fille en bière. Elle voulut d'abord qu'on l'enterre près de la tombe de Qu Binwu, mais l'héritier désigné n'y consentit pas. Et quand elle voulut garder le cercueil à la maison le temps de trouver un autre lieu de sépulture, il s'y opposa derechef. Fang n'eut donc d'autre recours que de la faire incinérer.

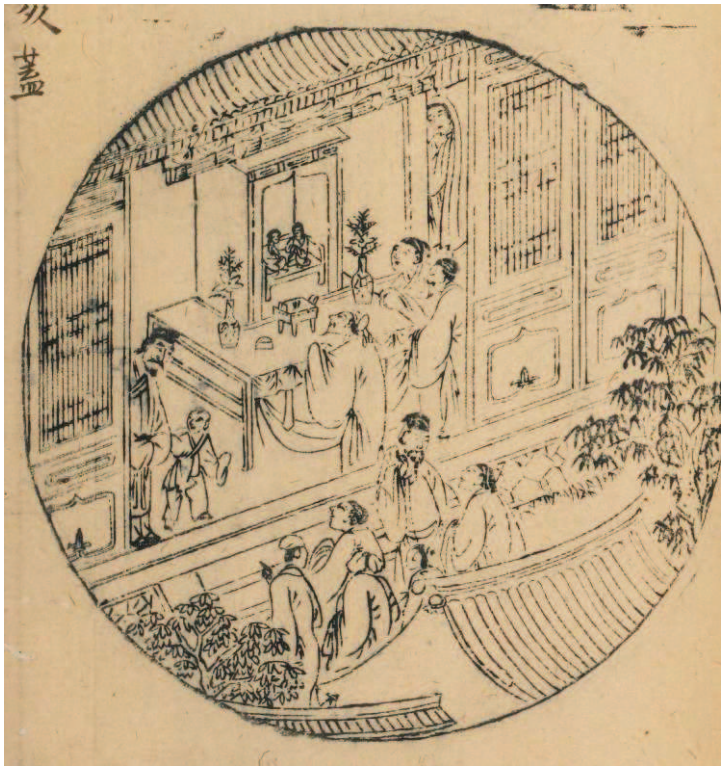
Quand cela fut fait, il ne subsista qu'un fragment de sa poitrine à ne pas avoir été consumé : il avait la forme d'un homme haut de trois à quatre pouces. Par sa physionomie comme par sa vêture, il ressemblait en tous points à l'image de Sun le troisième. On aurait dit de la pierre, mais une pierre qu'on n'aurait pas pu briser, ou un bloc d'or, mais de l'or qu'on n'aurait su fondre. Vraiment :

> Un divin modelage de la main de Yang Huizhi[43] ; Le portrait d'un immortel tracé par Zhang Sengyou[44] !

23 Trouvant la chose extraordinaire, les ouvriers chargés du bûcher funéraire gardèrent la figurine par devers eux et se gardèrent bien d'en parler à Fang. Mais nous n'en dirons pas davantage à ce sujet. Comme on dit depuis toujours : « N'ayant pu naître à la même heure le même jour le même mois la même année, on jure de mourir à la même heure le même jour le même mois la même année » : Chose tout à fait étonnante, bien que Sun le troisième soit mort depuis déjà pas mal de temps, il avait lui aussi été incinéré ce même

jour ! Sa famille était pourtant très à son aise : ne disposait-elle donc pas d'un lopin funéraire, pour devoir livrer son corps aux flammes ? En fait, depuis que Sun le troisième était mort, il ne s'était pas passé un jour sans qu'il n'apparaisse à sa famille, terrifiant sa veuve et son orphelin et plongeant dans l'effroi toute la maisonnée. Les devins consultés comme les fiches divinatoires des temples s'accordèrent tous à dire que le cercueil était hanté[45] : quand on en aurait disposé, tout rentrerait dans l'ordre. Mais alors que Madame Liu se préparait à faire procéder à l'enterrement, Sun le troisième lui apparut en rêve pour lui dire que les ancêtres avaient pris ombrage de la castration qu'il s'était infligée et qu'ils ne voulaient pas de lui dans leur sépulture : il convenait qu'on le brûlât. Ce rêve laissa Madame Liu troublée, mais encore à demi incrédule. Mais le même rêve lui revint plusieurs nuits d'affilée, et c'est pourquoi elle se décida à faire procéder à la crémation. Pareillement, on retrouva dans la poitrine un objet ayant résisté aux flammes, et qui était à l'image de Fengnu ! Les croque-morts et tous les assistants s'émerveillèrent du prodige. Madame Liu recueillit l'objet, qu'elle conserva dans sa maison. Mais ceux qui avaient assisté aux funérailles, l'un parlant à un deuxième, un deuxième le répétant à un troisième, eurent tôt fait de répandre la nouvelle. Un des ouvriers qui avait procédé à la crémation de Fengnu, ayant entendu parler de cela, mit l'effigie dans sa manche et alla trouver madame Liu pour comparer les deux objets. Quand elle vit l'autre effigie, Madame Liu fut frappée de stupeur. En dépit de son jeune âge, le fils de Sun le troisième, Hanru, montrait spontanément une grande piété filiale, aussi adjura-t-il sa mère de ne pas regarder à la dépense pour racheter l'effigie. On confectionna une petite châsse, où l'on assit, côte à côte, les deux figurines, devant lesquelles on fit des offrandes de bougies et d'encens. Mais voyez plutôt :

> Sun le troisième n'a pas encore trente ans, tout son corps irradie le charme. L'éventail qu'il tient en main pointé vers son vêtement de soie, c'est pour choisir les mélodies et chanter en mesure ; mais sa moustache et ses favoris sont tombés : il ressemble en tout point, avec son béret, à un eunuque du palais. Qu Fengnu n'a pas encore deux décennies de vie, elle est toute beauté ! Un nœud d'amour est noué devant sa poitrine, voilant et masquant à la fois ses seins ; mais une ceinture brodée lui pend sur les épaules : elle est visiblement une concubine impériale partie se pendre à la poutre !



La scène finale du récit.

Gravure pour l'édition du Yejingchi 葉敬池 de Suzhou, fin des Ming. Université de Tokyo, collection Ogai 鴎外文庫.

24 La nouvelle se répandit à travers la ville et au-delà, et du sud accoururent hommes et femmes de Tangqi, et du nord arrivèrent jeunes et vieux de Pingwang. La foule bouchait les rues et bloquait les venelles, si pressée qu'on ne pouvait se frayer passage. Tous s'émerveillaient de l'affaire et la disaient du plus bizarre ! Alors que tous les regards étaient pointés vers les statues, une bourrasque furieuse se leva soudain, et passa la porte en tourbillonnant. Et voilà que les deux effigies, en un instant se virent changées en eau mêlée de sang.

Voilà comment fut finalement dénoué le nœud d'amour : une histoire si inouïe qu'on en voit peu à travers les âges ! A l'ère Jiajing[46], Sun Hanru, ayant fait quelques études, composa une brève biographie à ce sujet. Par la suite, quelqu'un composa un hymne de contrition qui disait :

> Hommes ne vous livrez pas à la débauche, femmes ne ruinez pas votre corps
> Car si l'on peut abuser les hommes, les principes célestes sont clairs dès l'origine
> Si vous ne le croyez pas, alors l'impie Matangi[47] aurait pu capturer les essences d'Ananda.
> Les portes de l'enfer sont depuis longtemps closes
> Mais on frappe contre le rocher d'or qui le ferme,
> Un soleil rouge se lève, lumineux, et dix mille rais de lumières brillent de tous côtés.
> À la ceinture est noué le nœud d'amour qui lie l'âme désincarnée d'un homme à celle d'une femme
> Celui-ci eunuque par sa volonté, celle-là au cou le nœud qu'elle y passa...
> La roue du *samsara* pourra toujours tourner, car comment reconnaître le *karma* hérité ?

NOTES

1. *L'Antre aux fantômes des collines de l'Ouest. Sept contes chinois anciens (XII^e^-XIV^e^ siècle).* Paris : Gallimard, 1972, pour le premier, et *L'amour de la renarde : marchands et lettrés de la vieille Chine. Douze contes du XVII^e^ siècle*. Paris : Gallimard, 1970, pour le second.

2. *Sept victimes pour un oiseau et autres histoires policières*. Paris : Flammarion, 1981

3. Sa traduction du *Yipian qing* 一片情, intitulée *Tout pour l'amour* (Picquier, 1996) fut suivie de traductions du recueil *Huanxi Yuanjia* 歡喜冤家, en deux livraisons successives, *Amour et rancune. Les spectacles curieux du désir* et *Amour et rancune. Les miroirs du désir* (Picquier, 1997 et 1999). Il traduisit également une des histoires d'amour homosexuelles du recueil *Épingles d'amour sous le bonnet viril. Chronique d'un loyal amour*. Paris : Mercure de France, 1997.

4. La plus ancienne édition conservée est intitulée « Nouvelles illustrées les Pierres hochent la tête », *Xiuxiang chuanqi Shi dian tou* 繡像傳奇石點頭, et publiée par le Yejingchi 葉敬池 de Jinchang 金閶 (Suzhou), à la fin des Ming, sans doute vers 1635. La meilleure édition ponctuée moderne est celle qui figure dans la série « Zhongguo huaben daxi » 中國話本大系 publiée en 1994 par les éditions Jiangsu guji 江蘇古籍 sous le titre *Shi dian tou deng sanzhong* 石點頭等三種. Beaucoup d'autres éditions contemporaines sont partiellement expurgées de passages voire de contes entiers. On trouvera des références additionnelles sur *Shi dian tou* dans les notes rédigées par Pierre Kaser pour sa traduction partielle du douzième conte : « Pour quatre ligatures de sapèques », Impressions d'Extrême-Orient [En ligne], 5 | 2015. URL : http://journals.openedition.org/ideo/360. On pourra se faire une idée du contenu de l'ensemble du recueil en consultant les notices du quatrième tome de l'*Inventaire analytique et critique du conte chinois en langue vulgaire* (André Lévy, Michel Cartier (ed.). Paris : Collège de France – Institut des hautes études chinoises, coll. « Mémoires de l'Institut des hautes études chinoises », vol. VIII-4, 1991, pp. 1-59).

5. Pour reprendre ici la thèse de Patrick Hanan qui vit d'abord en lui un auteur unique, un nommé Langxian 浪仙 (*Chinese Vernacular Story*. Cambridge (Mass.) - Londres : Harvard University Press, 1981, pp. 120-139), avant de revenir à une position plus prudente dans un travail tardif (*Falling in Love. Stories from Ming China*. Honolulu : Univeristy of Hawai'i Press, 2006, pp. xiii-xiv et p. xviii, note 20). André Lévy, estime quant à lui que le recueil fut « la production d'un milieu proche de Feng Menglong », disant même que « si l'ouvrage n'est pas de [la] main [de Feng], il semble bien avoir été réalisé tel qu'il pouvait le souhaiter à cette époque de sa vie, vraisemblablement entre 1635 et 1640 » (*Le conte en langue vulgaire du XVII^e^ siècle*. Paris : Collège de France-Institut des hautes études chinoises, 1981, p. 360).

6. La scène de la mort de la belle-fille a été traduite par Pierre Kaser, « Pour quatre ligatures de sapèques », op.cit.

7. Le troisième du recueil, « Wang Benli tianya qiu fu » 王本立天涯求父.

8. André Lévy parlait à propos de l'ensemble du recueil d'un « manque de cohérence idéologique » et d'une « surenchère suspecte » dont les valeurs morales y font l'objet, qu'il liait à la production du recueil par un milieu de « lettrés moyens » aux prises avec les contradictions internes à la morale confucéenne (*Le conte chinois en langue vulgaire du XVII^e^ siècle*, *op.cit.*, pp. 360-364). On aura une idée des débats que peut susciter *Shi dian tou* aujourd'hui en parcourant les articles en anglais qui tentent d'interpréter l'histoire de la belle fille martyre, qui est de loin le récit à avoir été le plus commenté ces dernières années : Widmer, Ellen, « Tragedy or Travesty? Perspectives on Langxian's "The Siege of Yangzhou" » dans Eva Hung (ed.), *Paradoxes of Traditional Chinese Literature*. Hong Kong : The Chinese University Press, 1994, pp. 167-198 ; Carlitz, Katherine, « Style and Suffering in Two Stories by 'Langxian' », in Theodore Huters, R. Bin Wong and Pauline Yu (eds), *Culture and State in Chinese History: Conventions, Accomodations and Critiques*.

Stanford : Stanford University Press, 1997, pp. 207-235 ; Wu Yenna, « Her Hide for Barter: Xi Langxian's Model of Self-Sacrifice in *The Rocks Nod Their Heads* (*Shi dian tou*) », *Tamkang Review*, 27(2) Winter 1996 ; Finnane, Antonia, « Langxian's 'Siege at Yangzhou': A Post-Ming Reading », in Wang Gungwu *et al.* (ed.), *Power and Identity in the Chinese World Order*. Hong Kong : HongKong University Press, 2003 ; Wang Xian, « Langxian dilemma over the cult of martyrdom and filial piety: a world of emptiness in the 'Siege of Yangzhou' », *Ming Studies*, 72, (November 2015), pp. 46–68,

9. Hanan, *Falling in love*, *op. cit.*, p. xiv.

10. Vincent Durand-Dastès, « Tao Fu et Feng Menglong : « Le joyau des cœurs pétrifiés » (*Xin jian jinshi*) et autres métamorphoses », *Impressions d'Extrême-Orient* [En ligne], 4 | 2014. URL : http://journals.openedition.org/ideo/308

11. Image classique du désordre des pensées, comme dans l'expression « le cheval des pensées et le singe du cœur », *yi ma xin yuan* 意马心猿.

12. Les ardeurs des passions et du désir.

13. *Song Yu qiangdong nüzi* 宋玉牆東女子. Allusion au célèbre *fu* 賦de Song Yu 宋玉 (poète à l'historicité discutée qui aurait vécu à Chu au III^e^ siècle avant notre ère), « Maître Dengtu aime la débauche », « Dengtuzi haose fu » 登徒子好色賦. On y dépeint la voisine à l'éclatante beauté de Song Yu se montrer à lui par-delà le mur oriental de sa résidence, sans éveiller, à ses dires, le désir du poète. Il existe deux traductions françaises de ce *fu* : Jacques Pimpaneau, *Anthologie de la littérature chinoise classique*. Arles : Picquier, 2004, pp. 125-126 (traduction du début seulement) ; Rémi Mathieu, en appendice de son « Song Yu et la naissance de la poésie érotique en Chine », *Études chinoises*, XXXVI-2 (2017), pp. 38-44 ; traduction en anglais par Knechtges, « Rhapsody on Master Dengtu the Lecher » in *Wen xuan or Selections of Refined Literature*, Volume III. Princeton : Princeton University Press, 1996, pp. 349-354.

14. *Xixiang yuexia jiaqi* 西廂月下佳期 : allusion à ce qui pourrait être considéré comme l'histoire d'amour cardinale chinoise, le « Récit du pavillon de l'ouest » *Xixiang ji* 西廂記, suite de pièces *zaju* 雜劇de Wang Shifu 王實甫 inspirée du *chuanqi* 傳奇 Tang de Yuan Zhen 元稹, « Histoire de Yingying » 鶯鶯傳. Ce dernier a été traduit par André Lévy sous le titre de « Folie de jeunesse » dans son *Histoires d'amour et de mort de la Chine ancienne, chefs d'œuvre de la nouvelle, dynastie des Tang, 618-907*. Paris : Aubier, 1992, pp. 101-121. Après s'être aperçus brièvement dans un monastère où ils résident tous les deux, la jeune Yingying et l'étudiant Zhang sont tombés amoureux l'un de l'autre. Une nuit, la jeune fille se rendra avec audace auprès de Zhang et se donnera à lui. Si, dans le *chuanqi* initial, le jeune homme prend ensuite peur et met fin à la relation, les développements ultérieurs de l'histoire dans la littérature dramatique ajouteront péripéties et dénouement heureux. On verra dans la suite de notre histoire le protagoniste faire bon usage de la pièce de théâtre pour séduire madame Fang. Sur la pièce de Wang Shifu et le développement historique de l'histoire de Yingying, voir l'introduction de Rainier Lanselle à sa traduction récente : Wang Shifu, *Le Pavillon de l'Ouest*. Paris : Les Belles lettres, 2015, pp. IX-LVIII.

15. *Xuanse qian mian xuetou xie* 玄色淺面靴頭鞋 : traduction quelque peu conjecturale.

16. *Shang chi zhenjin Chuanshan* 上赤真金川扇 : Les très réputés « éventails (pliants) du Sichuan » (*Chuanshan* 川扇ou *Shushan* 蜀扇) étaient apparemment souvent dorés à l'or fin. Le héros débauché du *Jin Ping Mei cihua* 金瓶梅詞话, Ximen Qing 西門慶, en tient justement un en main lors de sa première apparition. André Lévy traduit : « Il agitait un éventail du Sichuan à semis d'or (*sa jin Chuanshan'er* 灑金川扇儿) qui mettait en valeur un visage digne du beau Zhang ou du séduisant Pan An ». *Fleur en Fiole d'Or*, livre premier chapitre 2. Paris : Gallimard, t. 1, p. 54.

17. *Shuimoqiang quzi* 水磨腔曲子 : littéralement les « airs polis à l'eau ». Ils désignaient essentiellement à l'époque les airs raffinés du théâtre Kunqu 昆曲.

18. *Hai buzeng yongdao Chen mama li* 還不曾用到陳媽媽哩 : si la phrase de Liu le troisième est clairement osée, son sens exact reste quelque peu obscur, notamment le rôle qu'il y assigne aux « maman Chen » 陳媽媽, que je traduis ici par « essuie-foutre ». Les dictionnaires contemporains

(*Grand Ricci*, *Hanyu dacidian*, *Guoyu cidian*) nous donnent, pour « maman Chen », un sens précis, celui d'un tissu servant de protection périodique féminine. On ne comprend pas trop ce que cela pourrait vouloir dire ici, et cela ne semble d'ailleurs pas avoir été le seul sens possible de cette expression. Son origine, dès l'époque de *Shi dian tou*, intriguait les auteurs. Témoin cette remarque de Feng Menglong à la fin d'une anecdote de son « Palais du rire », *Xiaofu* 笑府, *juan* 21 : « Le 'mouchoir qui termine l'affaire', qu'on appelait autrefois le 'témoin de débauche', ne s'utilise qu'une seule fois. De nos jours, on l'appelle 'Maman Chen', je ne sais pas d'où cela vient. Il y a encore une plaisanterie sur ce nom de Chen qui dit : « Comment s'appelle le mouchoir avec lequel les femmes se nettoient ? — Maman Chen. — Et celui qu'emploient les adeptes des amours masculines ? — On l'appelle en ce cas 'Messire Chen ' » 了事帕，古謂之淫籌，盖一用不再也，今呼為陳媽媽，不知何義？有嘲姓陳者云：或問：「婦人淨帕何名？」答曰：「陳媽媽。」然則男風所用又何名？」曰：「這叫做陳官人。」 Le tissu appelé 'Maman Chen' est clairement utilisé pour s'essuyer après un acte sexuel, et est d'ailleurs assimilé à un 'jeton — ou témoin — de débauche', *yintao* 淫籌. Une autre anecdote de Feng Menglong, dans le *Gujin tangai* 古今譚槩, *juan* 14, intitulée « Yintao », est justement consacrée à ces pièces à conviction post coïtales. On y lit : « Quand eut été fait l'inventaire des biens de Mme née Yan qui devaient être confisqués, un tel du bureau de la commanderie se rendit [chez elle] sur ordre du censeur métropolitain. Il vit [alors] sous le lit un tas de mouchoirs de soie blanche abandonnés dont on ne pouvait faire le compte. Ne comprenant le pourquoi [de ces objets], il en rangea un dans sa manche, puis il sortit demander l'avis de la foule, et l'une des personnes présentes, qui savait ce qu'il en était, dit en couvrant sa bouche : « Ces bouts de tissu sales, à chaque fois qu'[un homme] s'unit à une femme, elle en abandonne alors un. À la fin de l'année, elle les compte et en fait le décompte de la lubricité. » » (traduction de John Chaney). 嚴氏籍沒時，郡司某奉臺使檄往。見榻下堆棄新白綾汗巾無數。不省其故，袖其一，出以諮眾，有知者，掩口曰：「此檄巾，每與婦人合，輒棄其一。歲終數之，為淫籌焉。」 On se rappellera que l'idée d'utiliser un mouchoir souillé comme preuve d'un acte sexuel se retrouve dans le célèbre *huaben* du *Gu jin xiaoshuo* 古今小說, « Le moine Yueming fait le salut de Liu Cui », « Yueming heshang du Liu Cui » 月明和尚度柳翠. Empruntons à André Lévy son résumé dans l'*Inventaire analytique et critique du conte chinois en langue vulgaire* (T. 1, p. 283) : « Elle s'introduit dans le monastère en se faisant passer pour une veuve surprise par la nuit tombante, prétexte le besoin de vêtements chauds pour pénétrer dans la chambre de Yutong et invoque des maux de ventre pour se coller nue contre le moine qui ne résiste plus quand elle y met la main. La preuve de la chute de Yutong sur son mouchoir, elle reçoit la récompense promise de 500 ligatures et un an d'exemption de service ». Bref, comme on ne voit pas ce qu'une protection périodique ferait dans l'affaire, nous proposons, en suivant la piste du piste du *yintao*, de comprendre que Liu suggère à Fang, soit qu'elle n'a tout de même pas été émue par le spectacle au point de devoir se nettoyer après-coup l'entrejambe, soit qu'elle n'a pas dû s'impliquer dans l'accouplement canin au point d'aller essuyer les bêtes. Cette note a été plus qu'à moitié rédigée en collaboration avec John Chaney, dont la curiosité efficace en a fourni les éléments clefs.

19. Pan An, autrement dit Pan Yue 潘岳 (247-300), est resté dans l'histoire comme le parangon du bel homme. Sa beauté était telle que, lorsqu'il sortait, les femmes se pressaient autour de lui, lui jetant des fruits, à tel point que lorsqu'il rentrait chez lui, son char en était plein à ras bord.

20. La fille du ministre des Jin 晉, Jia Chong 賈充 (217-285) fut si émue par la beauté du conseiller de son père Han Shou 韓壽 qu'elle donna secrètement rendez-vous à celui-ci, et lui remit en gage d'amour un encens de tribut que le monarque avait offert à son père. Mais Jia Chong reconnut plus tard l'odeur de ce parfum rare sur son conseiller. Ayant compris ce qu'il s'était passé, il préféra, pour éviter le scandale, marier Han Shou à sa fille. L'histoire est rapportée dans les « Nouveaux propos du monde contemporain », *Shishuo xinyu* 世說新語.

21. *Li Sanniang tiao shui* 李三娘挑水 (ou *Li Sanniang da* 打 *shui*) : il s'agit de la scène finale de la célèbre pièce *chuanqi* « Le lièvre blanc », *Baitu ji* 白兔記, un des « quatre grands *chuanqi* », *Si da*

chuanqi 四大傳奇, du début des Ming. Li Sanniang, après son mariage avec un jeune brave mais miséreux du nom de Liu Zhiyuan 劉知遠, a été abandonnée par son époux, enceinte, dans les griffes de son frère et de sa belle-sœur qui la persécutent. Elle est parvenue à envoyer ensuite auprès de son père l'enfant qu'elle a mis au monde. Seize ans plus tard, un jeune officier entraîné loin de son régiment par la poursuite d'un étrange lièvre blanc, arrive auprès de Sanniang occupée à puiser de l'eau. En parlant ensemble, le jeune homme comprend qu'il a affaire à sa propre mère. Il ramènera celle-ci auprès de son époux Liu Zhiyuan, qui a entretemps fondé l'éphémère dynastie des Han postérieurs (947-950). Cette célèbre scène figurait-elle volontiers au répertoire des montreurs de singes comédiens ? On est frappé en tout cas par la scène peinte par Zeng Yandong 曾衍東 (1751- après 1831), venant d'un album de quatre feuilles passé aux enchères en Chine il y a quelque années : un personnage féminin portant deux sauts d'eau à l'aide d'une palanche fait face à un jeune guerrier — il pourrait fort bien s'agir de Li Sanniang retrouvant son fils... On notera toutefois que cette scène réclame une plus grande distribution que celle de notre montreur de singe, qui a l'air de ne posséder qu'une seule bête : nous avons ici deux singes et....un chien, pour faire le cheval ! Merci à Alice Bianchi pour m'avoir communiqué cette image.

22. *An'an song mi* 安安送米 : la mère du tout jeune An'an, calomniée par une voisine malfaisante, a été chassée du domicile conjugal et s'est réfugiée chez une tante, chez qui elle vit dans la plus noire misère. En cachette de son père et de sa grand-mère (qui a cru aux calomnies de la voisine et a obtenu de son fils Jiang Shi 姜詩 qu'il répudie son épouse), l'enfant apporte chaque jour de la nourriture à sa mère. L'histoire, qui figure dans le chapitre sur les biographies de femmes exemplaires du « Livre des Han postérieurs » et dans les « Biographies de pieux enfants », *Xiaozi zhuan* 孝子傳, de Liu Xiang 劉向, avait fait l'objet de plusieurs versions dramatiques à l'époque de *Shi dian tou* : un *chuanqi* de Chen Pizhai 陳羆齋 intitulé *Jiang Shi yueli ji* 姜詩躍鯉記, et un *zaju* anonyme intitulé *Lulin hui* 廬林會. La scène reste jouée aujourd'hui, sous le titre de « An'an songmi », dans plusieurs genres dramatiques régionaux : on en trouvera facilement des vidéos en ligne, comme par exemple cette version pour l'opéra Qinqiang 秦腔 : https://www.youtube.com/watch?v=NARLcN_DuoQ

23. *Zhang sheng yuexia tiaoqiang* 張生月下跳牆 : autrement dit l'acte III du *Récit du Pavillon de l'ouest* (voir *supra* note 14), où, sous la clarté de la lune, l'étudiant Zhang et Yingying se retrouvent pour la première fois face à face sans autre témoin que la petite servante Hongniang. Voir la traduction de Rainier Lanselle, *Le Pavillon de l'Ouest*, *op. cit.*, pp. 52-65.

24. *Caipin fuzhe Wushuang xiaojie, tonghui Wang Xianke* 彩蘋扶著無雙小姐，同會王仙客 : André Lévy avait, dans ses *Histoires d'amour et de mort de la Chine ancienne, op. cit.* (1992, pp. 219-233), traduit la nouvelle Tang de Xue Diao 薛調, « L'Histoire de Sans-Pareille », « Wushuang zhuan » 無雙傳. Elle contait les amours contrariées de deux cousins, Wang Xianke 王仙客 et Sans-Pareille 無雙. Initialement promis l'un à l'autre, les deux cousins, après une première péripétie qui voit le père de Sans Pareille renier sa promesse, sont encore plus dangereusement séparés par la disgrâce brutale de la famille de la jeune fille. Cette dernière sera obligée d'entrer comme concubine de bas rang au harem du palais. Wang Xianke parviendra à la faire s'échapper de l'enceinte du mausolée impérial où elle a été affectée, avec d'autres femmes, à l'entretien des tombes dynastiques, grâce à une ruse rocambolesque : la jeune servante Caipin 彩蘋, déguisée en eunuque de la cour, apporte un faux ordre condamnant Sans-pareille à mort pour insubordination et lui fait prendre un « poison » qui est en réalité une potion obtenue par Wang Xianke d'un taoïste du Maoshan et qui plonge celui qui l'a pris dans un état de mort apparente trois jours durant. Caipin peut ainsi obtenir d'emmener le « cadavre » de Sans Pareille, qui, revenant à la vie, pourra retrouver finalement son promis. L'histoire était surtout connue sous les Ming via la pièce (*chuanqi*) *Mingzhu ji* 明珠記 de Lu Cai 陸采 (1497-1537). Cette pièce comporte une péripétie ne figurant pas dans la nouvelle Tang : la fidèle Caipin, recueillie après la disgrâce de la famille par un homme riche qui en a fait sa fille adoptive, fait venir auprès d'elle Wang

Xianke comme « gendre adopté », *zhui* 贅. Les deux femmes sont donc les épouses de Xianke, et ceci explique que Sun le troisième puisse dire que la pièce montre « servante et maîtresse prendre ensemble du bon temps ».

25. *Fodian qi feng* 佛殿奇逢 : encore une allusion plaisante au *Récit du Pavillon de l'Ouest* (voir *supra* note 14). Si la suite de *zaju* originelle ne portait pas d'intertitres, les adaptations de la pièce sous influence du *chuanqi* sous les Ming et les Qing conduisirent à donner des titres aux différentes scènes. La « Rencontre inespérée dans la salle du bouddha » fut celui donné au début de la pièce, quand l'étudiant Zhang aperçoit Yingying pour la première fois.

26. *Fengyue xuniang* 風月徐娘 : allusion à Xu Zhaopei 徐昭佩, concubine de l'empereur Yuandi 元帝 des Liang 梁, dont on disait que « Bien que vieille, elle était encore pleine de passion ». Xu est devenue le symbole des femmes mûres ayant toujours du charme.

27. *Dian kuang Zhang Chang* 顛狂張敞 : Zhang Chang (mort en 48 avant l'E.C.) était un officier de l'empereur Xuandi 宣帝 des Han. Il avait chaque jour grand soin de peindre les sourcils de sa femme. C'était, dit-on, pour masquer une cicatrice qu'il lui aurait infligée par accident alors qu'ils étaient tous deux enfants. Dénoncé à l'empereur pour ce comportement pouvant être jugé comme futile, Zhang Chang fit au contraire devant le souverain l'éloge des plaisirs conjugaux, et reçut son approbation. L'anecdote me semble ici employée pour dire que Liu le troisième est tout prêt à oublier par amour les imperfections de Fang, déjà un peu âgée.

28. La plupart des éditions « papier » et en ligne, y compris l'édition C-Text et l'édition Wikisource, censurent le poème à partir de cette phrase.

29. *An du Chengcang* 暗度陈仓 : la « traversée secrète vers Chencang » est une allusion à une célèbre ruse recommandée par Han Xin à Liu Bang, et qui fut décisive dans la lutte pour le pouvoir qui opposa ce dernier à Xiang Yu. Faisant croire à celui-ci qu'il allait attaquer par le chemin des passerelles en faisant réparer cette voie stratégique détruite, le futur fondateur des Han employa au dernier moment le chemin de Chencang, prenant Xiang Yu par surprise. La ruse est comptée comme le huitième des célèbres « Trente-six stratagèmes ».

30. *Hai zhong gejie* 海中蛤蚧 : littéralement « comme gecko dans la mer ». Les lézards geckos, lorsqu'ils étaient employés, séchés, en médecine chinoise, étaient accolés par deux, un mâle et une femelle. La « Rhapsodie sur les caractères des remèdes », « Yaoxing fu » 藥性賦 dit : « Quand ils se déplacent c'est souvent une femelle et un mâle qui se suivent ; quand on en fait des remèdes c'est mieux de les accoupler également » 「行常常一雌一雄相隨，入藥亦當用成對者良。」 L'image est clairement employée ici pour dépeindre un couple dérisoire (par opposition aux plus « romantiques » canards mandarins) ; je m'explique toutefois mal la mention « dans la mer ».

31. *Zhao zhui nüxu* 招贅女婿 : ce mode de mariage, qui consistait pour l'époux à venir s'installer dans la famille de sa femme et à accepter que les enfants à naître en adoptent le patronyme, était fréquemment employé par des familles ne comptant pas d'héritier mâle, pour éviter l'interruption de la lignée. Cet arrangement, jugé déshonorant pour l'époux, était souvent accepté en échange de contreparties financières, par des familles comptant plus d'un garçon.

32. *Fang shi machi wei zu, Sun Jin xionghu fang sui* 方氏馬齒未足，孫謹雄狐方綏 : ici le préfet joue de métaphores animales, écrivant littéralement : « les dents de cheval (image de l'âge qui avance, puisqu'on jugeait de celui d'un cheval d'après ses dents) de Madame Fang n'étaient pas encore assez nombreuses, alors que [la lubricité] de renard mâle de Sun Jin venait de se mettre en quête ». La dernière phrase est une allusion au poème du *Shijing* 詩經, « You hu suisui » 有狐綏綏, dont une des gloses évoque le renard parti en quête de femelle.

33. *Li sizi* 立嗣子 : procédé consistant à désigner un frère, un cousin ou un plus lointain parent masculin pour tenir lieu d'héritier à un homme dépourvu de descendance masculine, avec les droits et devoirs impliqués par ce statut.

34. On notera que la suite du récit ne fait pas mention d'une bastonnade infligée à Chunlai, en dépit de la sentence du préfet.

35. *Yige dafu Zhang jiansheng* 一個大富張監生 : pour rendre le titre de *jiansheng* 監生 qui signifie littéralement « étudiant du collège impérial » ; ce titre, sous les Ming et les Qing, pouvait être acheté. C'est probablement ici le cas, puisque le narrateur nous signale en le présentant qu'il s'agit d'un homme très riche. Mais la suite du texte nous montre que Zhang, même s'il n'est pas membre officiel de l'administration, jouit d'un statut de notable : il occupe ainsi une position d'autorité auprès des chefs du système de responsabilité collective du *lijia* 里甲. Traduire par « l'étudiant Zhang » aurait mal rendu sa position éminente, et « l'étudiant du collège impérial » eut été trop long, d'où mon choix du légèrement trompeur « académicien ».

36. Les losanges de tissu *fangsheng* 方勝 qu'elle a confectionnés sont réunis par Fengnu à l'aide de la ceinture en ce qu'on appelle un *tongxin jie* 同心結, littéralement « nœud de l'union des cœurs ». Un tel objet est fréquemment décrit dans la littérature comme servant de gage d'amour et promesse de chaste fidélité offerte à l'amant(e) dont on va être séparé.

37. Le *zisun zhuang* 子孫樁, « bâton [à faire] enfants et petits-enfants » désigne évidemment le pénis, tandis qu'on peut supposer que *gubang xuan* 谷蚌楦, « forme de l'huître profonde » (*Ricci*) évoque plutôt le scrotum. Les deux termes étant combinés, on peut supposer que le couteau de Liu a frappé largement l'ensemble de ses génitoires…

38. *Suoyi shaonian naqie, quan wu yunyi* 所以少年納妾，全無慍意 : car Zhang ne peut invoquer l'excuse, fréquente lorsqu'il s'agit d'acquérir une concubine, de vouloir assurer sa descendance, l'âge venant. Le plaisir est le mobile unique de ce mariage, d'où la mention de l'absence de jalousie de l'épouse principale.

39. *Foshou* 佛手 : il s'agit d'un grand agrume, *Citrus medica*, dont la forme évoque en effet un peu celle d'une main, voire des branches d'une étoile de mer ou des tentacules d'une pieuvre. Le fruit ayant un goût délicat mais aussi des vertus médicinales, l'emplette de l'académicien fait peut-être partie des efforts qu'il déploie pour « guérir » Fengnu.

40. *Xinjie* 新姐 : appellation polie à l'adresse d'une concubine.

41. On trouve quasiment le même proverbe au chapitre 90 de la version Chongzhen du *Jin Ping Mei*. David Roy traduit : « The planks used in wall building are sometimes on top and sometimes on the bottom; The servile sweeper of the rice will sometimes rise to become head of the granary." (自古世間打墻板兒翻上下，掃米卻做管倉人). Lévy est pour cette fois moins convaincant avec « N'a-t-on pas toujours dit qu'en ce bas monde, *la truelle du maçon monte et descend,* que *le balayeur du grenier public peut en devenir responsable ?* » (*Fleur en fiole d'or*, *op. cit.*, t. 2, p. 1056).

42. *Zheng yu bentugongzheng lijia, yu Zhang jiansheng yi zhangliang tiandi* 正遇本圖公正里甲，與張監生議丈量田地 : littéralement « il se trouva justement qu'on prévoyait de rectifier correctement le *lijia*, et [on] discutait avec l'académicien Zhang de la mesure des terres. » Si la première partie de la phrase me reste un peu obscure, le contexte paraît clair : Zhang reçoit, en position d'autorité, les chefs du *lijia*, ce système de responsabilité fiscale collective, en vigueur sous les Ming et les Qing, qui rassemblait les *li* 里 (groupe de 110 familles) et les *jia* 甲 (sous-groupes de 10 familles) afin de répartir taxes et corvées. La réunion a probablement pour but de réévaluer dans cette perspective la valeur fiscale des terres.

43. Yang Huizhi 楊會之 : il s'agit d'une graphie, erronée pour le second caractère, du nom du sculpteur d'époque Tang 唐, Yang Huizhi 楊惠之. Il était réputé pour son talent à créer des effigies d'argiles criantes de vérité, et également pour son art dans l'apposition de couleurs sur ses statues. Il se serait inspiré pour ses statues des peintures de Zhang Senyou 張僧繇. Il fut surnommé le « génie du modelage », *susheng* 塑聖, et comparé ainsi au « génie de la peinture », *huasheng* 畫聖, Wu Daozi 吳道子.

44. Zhang Sengyou 張僧繇 : célèbre peintre de l'époque de l'empereur Wu des Liang (VI^e^ siècle), renommé notamment pour ses peintures d'immortels.

45. Les cercueils dans l'attente de l'ensevellissement (et il était assez fréquent que cet état de fait dure un temps assez long) sont souvent dépeint comme des objets en soi dangereux, capables d'être possédés par un fantôme.
46. 1521-1567. On apprend ainsi que notre histoire serait advenue moins d'un siècle avant la composition de *Shi dian tou*. L'existence d'un témoignage rédigé par le fils du héros reste toutefois hautement hypothétique.
47. Mātaṅgī 魔登伽 était la mère d'une fille de basse caste, Prakṛti, tombée amoureuse du beau et jeune disciple du Bouddha, Ānanda 阿難, et qui demanda à sa sorcière de mère d'user de magie pour attirer le jeune moine dans ses bras. Ānanda, ensorcelé, suivit la fille jusque dans sa maison, mais reprit ses esprits *in extremis* grâce à l'intervention du Bouddha (ou dans une autre version, celle du bodhisattva Mañjuśrī). Prakṛti se repentit et se fit nonne. On voit bien le parallèle suggéré entre l'histoire bouddhique et celle de nos deux héroïnes.

AUTEUR

VINCENT DURAND-DASTÈS

Vincent Durand-Dastès est professeur de littérature chinoise prémoderne à l'INALCO et membre de l'IFRAE. Il consacre ses travaux à l'étude du rapport à la religion et au surnaturel de la littérature narrative de l'âge impérial tardif. Il a notamment publié *La Conversion de l'Orient : un périple didactique de Bodhidharma dans un roman chinois en langue vulgaire du XVIIe siècle* (2008), « A late Qing Blossoming of the Seven Lotus: Hagiographic Novels about the Qizhen 七真 » (2013) et « Une ardente alchimie ou l'immortalité par les cuisines » (2019). Il a dirigé *Empreintes du tantrisme en Chine et en Asie orientale : imaginaires, rituels, influences* (2016) et co-dirigé *Fantômes dans l'Extrême-Orient d'hier et d'aujourd'hui* (2017, avec Marie Laureillard) et *Récits de rêve en Asie Orientale* (2018, avec Rainier Lanselle).